

ABONNEMENTS

Éditions Japon.....	60 fr.
— Vénis.....	35 fr.
— Orléans (France).....	12 fr.
— (Suisse).....	15 fr.

La Nouvelle..... 60 c.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

TÉLÉPHONE : 262-93.

Fondateur : LÉON DESCHAMPS

Secrétaire de la Rédaction : PAUL-REDONNEL

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 31, RUE BONAPARTE, PARIS

Douzième année. — N° 257 — 1^{er} Janvier 1900.

SOMMAIRE :

- I. A propos de Léon Deschamps, par M. ALCANDRE. — II. Discours, par MM. ALIX JEAN, PAUL-REDONNEL, JEAN CARRÈRE. — III. Le Cantique de la mauvaise Vigne, par M. ALBERT LANTOINE. — IV. Le Conteur Arabe, par M. PAUL THODOS. — V. Le Crime d'obéir, roman (suite), par M. HAN RYNER. — VI. Philosophie et Religion, par SHETH. — VII. Hermétisme et Spiritualisme, par M. F. JOLLIVET-CASTELOT. — VIII. Paysageries Littéraires, par M. HENRY DEGRON. — IX. Impressions, par DEANE-GABRIELLE RONY. — X. Bibliographie. — XI. A Propos du Triomphe de la République, par M. JEAN D'URSE. — XII. Provincialisme, par M. J. CHARLES-BRUN. — XIII. A travers la Presse, par M. VADIER.

ILLUSTRATIONS :

Portrait de Léon Deschamps. — Le Conteur Arabe de A. LIVAT. — Carte d'invitation de FÉLIX VALLON. — Silhouettes d'Occitans : JOHANNÈS PLANTADIS.

Supplément à l'édition de luxe : Etat en noir de l'eau-forte de RICHARD RANFT.

CONVOCAION DES ACTIONNAIRES

MM. les Actionnaires de la Société anonyme « la Plume » sont convoqués en Assemblée générale extraordinaire pour le dimanche 28 janvier 1900, au siège social, 31, rue Bonaparte, à 3 heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR :

I. Examen des mesures urgentes à prendre dans l'intérêt de la Société.

II. Nomination d'un Conseil d'administration en remplacement de l'ancien, démissionnaire.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces messieurs sont exclusivement repus à la *Publicité Spéciale de la Gazette du Palais*, 3, boulevard du Palais, Paris.

TERRAIN

à Paris, s. Rev. 13 et 15 s. (Rev. 15 s. 45 fr. 70 m. à p. 11000 fr. 2^e 450 m. 55 s. à p. 15000 fr. Fac. aut. A adj. n. 1. ench. ch. aut. 30 JANV. M^r TOULU n. c. Goussin.

MAISON

bourgeoise à PARIS, s. de Xivry, 182. C^e 300 m² m. à p. 15000 fr. A adj. n. 1 ench. ch. aut. 30 JANV. M^r BOURDEL, not. à Paris, 30 r. Bonap.

MAISON

bourgeoise à PARIS, s. Lefebvre, 43 et 1, de Lefebvre, 76. C^e 481 m. 1 m. à p. 15000. A adj. n. 1 ench. ch. aut. 30 JANV. 1900. S'adj. à M^r BOURDEL, not. à Paris, 30 r. Bonap.

PROPRIÉTÉ

Passy, 82. C^e 1554 m. 70. Rev. 15. 21 030 fr. à Paris, r. du PASSY, m. à p. 300 000 fr. A adj. n. 1 ench. ch. aut. 30 JANV. 1900. M^r D'HARDEVILLE, not. 60, D^r Sébastopol.

CHEMIN DE FER DE PARIS À LYON ET À LA MÉDITERRANÉE

Billets directs de France en Espagne

32 GARES O-RIENTS à Barcelone.	1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.
Paris.....	fr.	fr.	fr.
Lyon.....	113 4	91 75	58 25
Marseille.....	152 25	98 15	57 50
Genève.....	65 50	45 50	28 50
Genève.....	100 85	70 05	45 40

16 DÉPARTS aux gares ci-dessous.	1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.
Paris.....	fr.	fr.	fr.
Lyon.....	112 85	91 75	58 25
Marseille.....	151 10	98 15	57 50
Genève.....	65 25	45 45	28 50
Genève.....	100 85	70	45 40

Billets d'aller et retour, valables 20 jours, délivrés pour Nice, Cannes et Menton.

A l'occasion : 1^{re} des Fêtes de Noël et du Jour de l'An ; 2^e des Courses de Nice ; 3^e du Carnaval de Nice ; 4^e des Régates Internationales de Cannes ; des Régates Internationales de Nice et des Vacances de Pâques.

Des billets d'aller et retour de 1^{re} classe à des prix réduits sont délivrés pour Nice, Cannes et Menton.

Les dates d'émission et les prix de ces billets sont au-

LA PLUME

(ANNÉE 1900)

La Plume

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

BI-MENSUELLE

Fondateur : LÉON DESCHAMPS

Secrétaire de la Rédaction : PAUL-REDONNEL

Frontispice : Eau-forte de RICHARD RANFT

DOUZIÈME ANNÉE



PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

M DCCC

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 257

17^e JANVIER 1900.

*Nous avons la profonde douleur de faire part à tous
nos amis de la mort presque subite de notre Directeur
Rédacteur en chef*

LÉON DESCHAMPS

*décédé en sa 36^e année, le 28 Décembre 1899, à midi 1/4,
des suites d'un érysipèle de la face.*

*Jusqu'au dernier instant nous avons conservé le
ferme espoir de le garder parmi nous dans toute sa
force et dans toute sa vaillance, sa santé vigoureuse
ayant paru, à deux reprises, triompher du mal.*

LA PLUME.

Un Numéro spécial sera consacré à la mémoire
de notre Directeur Rédacteur en chef.

La Plume continue sa publication, sans interruption, avec le programme d'entière liberté qu'avait
toujours appliqué son regretté fondateur LÉON
DESCHAMPS.

A propos de Léon Deschamps

LA mort, une fois de plus, vient requérir ma plume. Je ne pensais pas que Léon Deschamps dût suivre au tombeau de si près Léon Dequillebecq, son ancien secrétaire de rédaction. Il tombe soudain en pleine jeunesse, en pleine fougue de travail, d'un coup si imprévu que je ne puis trouver de parole à la mesure de mon étonnement. La dernière fois que j'ai vu Deschamps, il exultait de joie et de santé. L'année lui avait été favorable. Les affiches s'enlevaient. Il ne comptait plus ses succès de librairie. Deux livres au moins, *Les Stances* et *la Tour d'Ivoire* avaient réussi au delà de ses espérances. Il venait de reprendre avec éclat la série de ses banquetts. Il voyait poindre enfin, après les années d'incertitude et de lutte, l'aurore de la fortune. Il vibrât d'enthousiasme. Goûtez un peu l'ivresse que respirent ses dernières lignes. Il s'écriait : *L'Art triomphe une fois de plus !*

L'art pur, l'art sans compromissions, sans étiquette de chapelle ; l'art au service de la souveraine Beauté ; Il parlait de hautes et jamais abolies, de consciences haussées à la dignité et il concluait :

Nous voilà prêts à fêter au prochain banquet la poésie personifiée cette fois par Jean Moréas, le plus pur, le plus haut et le plus désintéressé des poètes.

Je lisais ces lignes de Léon Deschamps, lorsqu'un télégramme brutalement m'asséna, en coup de massue, la nouvelle de sa mort. Je ne voulais pas y croire. J'entendais encore à mes oreilles le bruit amical de sa voix et son bon franc rire, indice d'une conscience pure. Je cours aux nouvelles. On précisait : un chaud et froid contracté à la sortie d'une des séances de la Haute Cour ; un érysipèle de la face ; trois jours de maladie, de cauchemars, de fièvre délirante, puis soudain le réveil d'une conscience abolie, un regard douloureux qui se reprend et qui jette une dernière lueur consciente sur les êtres chers qui vous entourent comme pour leur demander pardon de les quitter ; des mains hâtivement pressées dans la chaleur d'une rapide étreinte, d'un adieu suprême, puis la tête qui retombe... et... plus rien ! que le silence et le néant.

Tandis qu'on me faisait ce récit, je commentais en moi-même la stupidité du destin qui épargne tant d'octogénaires paralytiques, tant de ruines humaines et qui arrache, tout à coup, un homme vigoureux, à sa famille, à ses amis, à ses travaux. Le poète Maurice du Plessy aurait-il raison de blasphémer les dieux et de dire qu'Apolon persécute les siens à la mesure de leur amour ? Il ne les élèverait que pour proportionner à la hauteur des bonds la profondeur des chutes.

Dans la boue il leur fait d'inépuisable fontaines.

Et en effet la boue n'a pas manqué aux obsèques de Léon Deschamps. Je n'oublierai pas cette sinistre journée d'hiver, sombre, pluvieuse et froide, où le vent hurlait de si lamentable façon.

On avait exposé le corps dans le hall de la *Plume*, parmi les tableaux de la dernière exposition, *Les Héros* de Gottlob, *les Parisiennes* d'Henri Bonnet, *les Pyréthènes sauvages* d'Henry de Groux, *les Quélités rustiques* de Maglin, tout un rayonnement d'art protestait contre l'envahissement des draperies noires. Ces hautes tentures dévoraient jusqu'au jour du bureau de rédaction, où j'ai peine à distinguer deux silhouettes noires et prostrées. C'est à la voix seule que je reconnais Aurélien Scholl et Paul Adam. Ils ont tenu à être les premiers à la peine, comme il y a quelques jours, au banquet, ils avaient été les premiers à l'honneur. Paul-Redonnel circule, affairé, dans le désarroi des choses. Le désordre des papiers épars sur le bureau atteste que la vie y fut brutalement suspendue. Le facteur entre et jette un paquet de lettres portant la suscription Léon Deschamps ; cruelle ironie, témoignage de la fragilité des choses que ces lettres écrites d'hier et qui déjà arrivent trop tard.

Il pleut. Des ombres traversent rapidement la cour inondée et viennent échouer dans le couloir avec un froissement d'étoffes mouillées, un bruit sec de parapluies refermés brusquement. Le couloir trop étroit est bientôt obstrué. L'entassement des gens chasse ce qui reste de jour, et c'est une nuit lugubre où il me semble voir gesticuler des fantômes. Tout à coup, un remous violent sépare la foule. On s'écarte pour laisser passer une masse noire que des femmes soutiennent ; c'est la veuve secouée de sanglots, que l'on transporte au fond du hall, et que la barbarie du protocole force à recevoir les poignées de main et les paroles de condoléances, comme si elle avait encore la conscience des choses et la possession d'elle-même.

Échouée sur une chaise, elle se voit plus, elle n'entend plus. Un tremblement convulsif agite ses mains et ses lèvres, et, cassée en deux, elle reste, abîmée et solitaire, au fond de son immense douleur.

Le hall s'emplît de faces pâles, aux yeux rouges, aux lèvres contractées. Il n'y a ici que des amis sincèrement émus, venus avec la conscience de remplir un dernier devoir. Les professionnels d'enterrements se sont abstenus. Il n'y a pas de reporters. Il n'y aura pas de réclame.

La toiture vitrée craque et gémît sous la force du vent. Une trombe d'eau s'abat avec un bruit formidable. On plaint ceux des assistants qui vont être obligés de tenir les cordons du poêle et d'affronter la rafale tête nue. De solennelles calvities font un suprême appel à la pitié. Instinctivement on songe à tous ceux que les enterrements ont tués. Une voix les dénombre dans un coin, et l'on apprend qu'en ce moment même, Bertrand agonise d'une pneumonie qu'il a contractée aux obsèques de Lamoignon. La même pensée erre dans tous les yeux, tandis qu'au fond du hall se poursuit le bruit des hoquets et des sanglots. Dans la détresse

générale, la petite Charlotte Deschamps passe, souriante. Elle ne comprend pas :

La douleur est un fruit ; Dieu ne la fait pas croître
Sur la branche trop faible encore pour la porter.

Le deuil de ses vêtements et l'enjouement inconscient de sa figure forment un contraste saisissant.

Aurélien Schohl la contemple d'un monodrame embué :

— C'est ma filleule... me chuchote-t-elle. A dater d'aujourd'hui, je lui tiens lieu de père !

Et il y a dans cette parole du dernier boulevardier, du dernier viveur du troisième Empire, du chroniqueur sceptique, une note attendrie qui dénote délicieusement.

Le hall regorge. Toute la jeune littérature est là. Voici Jules Renard, Léon Rostor, Alfred Vallette, Louis Dumur, Jules de Marthold, Cazals, Hugues Reboul, Stuart Merrill, Adolphe Rette, Vieille Griffin, Jean Carrière, Dauphin Menuisier, Léon Maillard, Achille Ségard, Raymond de la Taille, J. Charles-Brun... mais à quoi bon cette énumération fastidieuse ! On se regarde silencieusement en attendant la levée du corps qui tarde plus que de raison. Évidemment on attend quelqu'un qui ne vient pas...

L'ordonnateur se décide enfin. Un pitiéisme dans la boue, et le cortège, longuement organisé, s'ébranle avec lenteur.

La cérémonie religieuse est célébrée avec la pompe accoutumée, et c'est ensuite la traversée épouvantable d'un Paris délavé par la pluie. Le sol détrempé imite la terre fraîchement labourée. Les fiacres et les tramways nous éclaboussent au passage d'une gerbe de boue. On marche routé, la tête en avant, comme à l'assaut, pour lutter contre la tourmente. Chacun sent les bacilles de la phthisie, de la congestion pulmonaire voltiger autour de lui, comme les mouches autour d'un bétail, cherchant la meilleure place où se poser. On tremble à chaque instant, malgré les collets relevés, de sentir la piqure mortelle. Au-dessus de la file de ces dos courbés, c'est, en tête, l'éternel cahot du corbillard et la danse obstinée d'une énorme cou-

ronne dont le vent pille les fleurs, au point qu'elle commence à montrer des coins de carcasse nue. Peu à peu on se disperse, la chaussée devient impraticable. On gagne les trottoirs riverains, laissant quelques intrépides pétrir la terre avec leurs jambes.

Le hasard me donne pour compagnon de route Edmond Girard qui est une bien curieuse figure de ces temps-ci. Sans fortune, n'ayant pour vivre qu'un modeste emploi, quelque part, dans un ministère, il s'était mis tout à coup en tête

d'éditer à ses frais les poètes inconnus, et le plus extraordinaire, c'est qu'il arrivait à vendre ses volumes, mais il voulait aller trop vite. Pour avoir pignon sur rue il écouta les propositions d'un commanditaire obligant. Qu'advint-il ensuite ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'Edmond Girard dénué de roublardise commerciale et d'habileté financière, dut battre en retraite au début de la bataille, laissant tous ses canons à l'ennemi ; mais ce serait bien mal le connaître que de le croire découragé. Tout en marchant il me conte ses longs espoirs et ses vastes pensées. Il a découvert un nouveau local et il va se remettre à l'œuvre. O poètes ! mes frères ! tressons des couronnes en



LÉON DESCHAMPS

Fondateur de la Plume.

Honneur d'Edmond Girard !

Voici enfin la gare du Nord. Le corbillard descend lentement la rampe et s'arrête sur le quai, où l'on doit prononcer les discours. La pluie n'a pas cessé ; cette halte au milieu de la manœuvre des signaux, du bruit des wagons de bestiaux, du sifflet des locomotives, sous un ciel bas, dans une atmosphère grise, obscurcie encore par des flocons de fumée qui retomberaient en écharpes de suie, a quelque chose de lugubre. On grelotte ; la pluie obstinée a fini par triompher des vêtements les plus épais. Un membre du Conseil d'administration de la Plume, M. Jean, prend la parole, puis c'est Paul-Redonnel, Jean Carrière, Henry Degron et Léon Maillard. On forme cercle pour écouter, l'oreille tendue, tandis que la gouttière des parapluies se

déverse avec acharnement dans les coudes alentour.

Et ma pensée évoque ce dernier banquet de la *Plume* où, dans la joie et les lumières, Deschamps sentait monter vers lui la sympathie de trois cents convives, exaltés jusqu'à l'ivresse par l'éloquence de Paul Adam et la chaude parole de Moreas.

Il y a quinze ans, une violente effervescence se produisait dans le monde des lettres. Une nouvelle génération, arrivée à l'âge d'homme, voulut prendre sa part de la vie agissante. Elle se heurta à l'hostilité opiniâtre des aînés. Tous les journaux, toutes les revues lui étaient systématiquement fermés. Cela tenait à une dissemblance d'humeur, à une incompatibilité d'idées extraordinaire. On eût dit que les désastres de 1870 avaient creusé un fossé profond entre les pères et les fils. L'âme française s'était transformée. Aux générations frivoles de l'Empire, éprises de gaudrioles et de flonflons, succédait une génération sérieuse, triste et concentrée; Mallarmé commentait Wagner, éveillait un frisson nouveau. Il n'y avait pas d'entente possible. Les nouveaux venus, trop fiers pour acheter à coups de bassesse, de servilisme et de renoncement la place qu'on leur refusait, et trop pressés d'agir pour se mettre à la file et attendre que la vieillesse ou la mort leur eût ménagé des vides, résolurent de marcher au combat avec leurs propres armes créées de toutes pièces. Tant pis pour ceux qui se trouvaient devant eux. Leurs aînés s'étaient montrés assez durs pour qu'ils pussent les traiter à leur tour en ennemis, sans avoir à s'embarrasser d'aucun scrupule. On assista alors à une véritable levée de plumes, à un pullulement de journaux et de revues dont la nomenclature seule excéderait le Bottin. La plupart de ces feuilles périrent sitôt que nées. Qu'importe! Quelques-unes, comme *Lutèce* et le *Décadent* exercèrent pendant longtemps une redoutable influence. D'autres, comme le *Mercure* et la *Plume*, subsistent encore.

Deschamps fut l'un des plus intrépides de ces directeurs de Revue. Il sut conquérir de haute lutte sa place au soleil. Il en eut d'autant plus de mérites qu'il avait plus d'obstacles à vaincre. Il était pauvre et forcé, pour vivre, de s'astreindre à de basses besognes; il n'avait eu ni le temps ni les moyens de fréquenter les écoles. C'est sur son repos qu'il prenait les heures nécessaires à la lecture et à l'étude. Il était venu de province pour conquérir Paris avec deux volumes, l'un de vers : *A la Gueule du Monstre*, l'autre de prose le *Village*. Son insuccès, loin de l'abattre, fut pour son activité un nouveau coup de fouet. C'est alors qu'il fonda la *Plume*, qui devait avoir une si belle destinée.

L'honneur de la *Plume* fut de ne jamais mentir à son programme de revue française de jeunes et d'être restée une tribune accueillante. Le succès ne l'a ni grisée ni pervertie comme telle de ses rivales à qui la fortune a donné le pédantisme et l'intolérance, vices ordinaires des revues académiques et officielles. Il y eut, certes, à la *Plume*, une noble émulation d'écoles, mais jamais jalousie, rivalités mesquines de petites influences, intrigues mal-

propres autour d'un nom ou d'une chose. On n'y a jamais conspiré dans l'ombre contre une œuvre ou contre un homme.

Le goût naturel de Deschamps et, — pourquoi ne le dirai-je pas? — son flair d'industriel l'avait poussé à faire une place à part à Jean Moréas et à son école. Il sentait que là était la force, l'avenir de notre poésie, mais il exerçait sa direction avec de tels scrupules qu'il allait jusqu'à sacrifier ses préférences et qu'il continuait à donner asile, concurremment, à toutes les autres manifestations d'art. Toutes les écoles : décadente, symboliste, naturaliste, ont été, chez lui, largement représentées. La *Plume* y a gagné en intérêt documentaire. Alors que les autres revues ne représentent qu'une part de l'effort littéraire contemporain, la *Plume* résume cet effort considérable en son entier. Elle fut, pendant ces quinze dernières années, le miroir le plus fidèle de toute notre vie esthétique. Les numéros spéciaux consacrés à Verlaine, à Moréas, à Barrès, aux décadents, aux symbolistes, à l'occultisme, etc., en font une sorte d'encyclopédie des lettres. Elle est comme le musée des conquêtes de l'idée contemporaine. C'est une source précieuse des renseignements pour l'âge à venir, et nul, s'il n'y a puisé, ne pourra reconstituer véritablement notre atmosphère morale.

Et non seulement les lettres, mais les arts sont redevables à Léon Deschamps d'une part de gloire. A ceux qui seraient tentés de sourire, il me suffira de rappeler les noms de quelques fins artistes que la dévorante activité de Deschamps a tirés de l'ombre et a jetés à la vénération d'une élite : Jules Valadon, Mucha, Henry de Groux, Alex. Séon, Osbert, James Vibert, Gaston Rouillet, Henri Bouillon, Charpentier et tant d'autres!

Oui, l'œuvre de Deschamps fut féconde, et il est regrettable que la mort soit venue si tôt l'interrompre. Mais son arme principale, la *Plume*, nous reste. L'impulsion est donnée. C'est aux amis de Deschamps à ne pas laisser faiblir cette force entre leurs mains. Encore un effort et ce sera définitivement la victoire.

ALCANDRE.

L'article d'Alcandre supplée admirablement au compte-rendu des obsèques, que j'aurai pu faire; il donne l'impression de tristesse qui nous poignait tous, le 30 décembre, jour des funérailles. Il répond à toutes les lettres de sympathie et d'inquiétude. Il donne les renseignements que de tous côtés on nous a demandés.

Au nom de la veuve et de nous tous, que les amis connus ou inconnus soient ici remerciés des marques d'affection et d'estime qu'ils ont manifestées.

P.-R.

DISCOURS

DE

M. ALIX JEAN

Il y a quelques jours seulement, au dîner Paul Adam, où nous avait conviés Léon Deschamps, nous reprenions la série de ces réunions qui avaient été, au début, le grand succès de *la Plume*, et que n'avaient pas dédaigné de présider les plus célèbres écrivains de Paris. Aujourd'hui, le cœur plein de deuil, nous conduisons notre ami à sa demeure dernière.

De tant de jeunesse, — il s'en va à trente-six ans, — de tant de vaillance et d'espoir, il ne reste qu'un souvenir. Mais ce souvenir a la valeur d'un enseignement. L'homme que la mort a terrassé si vite était un puissant et courageux lutteur. De la première minute à la dernière, sa vie a été un combat, affronté sans peur et poursuivi sans reproche. Nul mieux que moi peut-être n'en a connu et ne peut vous en dire les péripéties, car l'un et l'autre nous étions nés dans la même commune poitevine, à Sauzé-Vaussais; je n'ai jamais cessé d'être son ami, et souvent son confident. Dans les dernières années de sa vie, il est bien peu de ses tristesses et de ses joies qui n'aient été dans une certaine mesure mes tristesses et mes joies.

Aussi, en lui adressant aujourd'hui un dernier adieu, est-ce bien plus l'ami qui parle que celui qui, sur ses pressantes instances, a consenti à devenir l'un des administrateurs de *la Plume*.

Les origines de Léon Deschamps ont été très humbles, et il était fier de cette humilité. La réputation de probité de son père, modeste cuisinier de campagne, constituait à ses yeux le plus glorieux des parchemins. Il aimait à dire qu'il n'avait jamais fréquenté d'autre école que celle de notre petit village de Sauzé-Vaussais. Il avait été, en effet, son propre instituteur. Les premiers rêves de littérature et d'art, il les avait faits non sur les bancs du lycée ou dans une chambre d'étudiant, mais devant les fourneaux d'une cuisine, employé aux plus humbles services.

Pourtant, à quatorze ans, il avait déjà conçu un plan d'avenir, et il écrivait directement à Gambetta, dont le talent oratoire avait enthousiasmé sa jeune imagination, pour lui faire part de son vif désir de venir à Paris. Gambetta, séduit par le sérieux de la lettre, et devinant déjà son talent naissant, l'engageait à suivre son inclination, et lui promettait son appui. Son père, qui considérait ce projet comme une chimère, s'y opposa tout d'abord. Mais un jour que tous deux étaient au travail, dans leur vigne, et que les sollicitations du

jeune homme devenaient plus pressantes, le père céda enfin : « Va, dit-il, trouver ton grand-père, et puisqu'il ne sait rien te refuser, décidez ensemble ce que vous voudrez. » Et le grand-père, qui partageait l'enthousiasme de l'enfant, consent à le laisser partir et lui donne 50 francs, auxquels il ajoute quelques conseils pratiques. Muni de ce viatique, Léon Deschamps se rend à Poitiers, à l'hôtel du Palais, où on l'engage comme apprenti cuisinier.

Il y reste un an, et, tout en accomplissant sa tâche d'une manière satisfaisante, continue à poursuivre le rêve qu'il avait formé de s'instruire, et de gagner l'argent nécessaire au voyage tant désiré. Il fait des économies. Le soir, dans sa mansarde, sous les combles, après une journée de rude labeur, il étudie. Sa grande joie est de lire. D'instinct, il va droit aux maîtres de la pensée et du génie. Corneille, Jean-Jacques, Hugo, Goethe, lui deviennent familiers; Shakespeare surtout l'enthousiasme; il est tout pénétré et tout vibrant de cette poésie où circulent à flots l'imagination et la vie.

A quinze ans, son rêve se réalise en partie. Léon Deschamps vient à Paris. Mais sa condition modeste ne s'est pas modifiée, et son vif désir est d'en sortir pour s'élever plus haut. Il prépare les examens d'admission au poste de secrétaire de commissaire de police, et les subit avec succès en 1883. D'ailleurs, il n'exerça jamais ces fonctions, dont ses goûts artistiques se fussent, sans doute, assez mal accommodés. A la même époque un cruel déboire vient l'éprouver. Péniblement, sou à sou, il avait amassé 4 000 francs d'économies. Or voilà qu'un jour cette petite fortune disparaît avec le banquier auquel il l'avait confiée. Ce fut tout d'abord un immense désespoir. Celui qui l'a causé en a-t-il jamais eu connaissance? Je ne sais. Ces financiers, hypnotisés par l'or, en quête chaque jour de la combinaison inédite qui les enrichira de l'épargne douloureuse d'autrui et sur la ruine de braves gens édifiera le scandale de leur fortune, ignorent sans doute certains troubles de conscience. Quoi qu'il en soit, Deschamps, se redressant avec une vaillance nouvelle contre cette injustice du sort, n'abandonna aucune de ses ambitions; et le désir d'une situation sociale supérieure continuait à le poursuivre, quand un hasard heureux vint le servir. Un jour son père, qui était venu le voir, rencontre fortuitement un de ses compatriotes, M. Goirand, député, actionnaire principal de la *Gazette du Palais*, et lui parle de son fils.

M. Goirand, intéressé par les débuts originaux du jeune homme, le fait venir, et après quelques instants d'entretien pendant lesquels

il n'a pas de peine à se convaincre de sa vive intelligence, le fait entrer à la *Gazette du Palais*. On charge Léon Deschamps du placement des ouvrages de droit dans la clientèle : le futur littérateur, avant de faire des livres, apprend à en vendre. Alors, à la faveur du contact avec un journal judiciaire dont on le croit volontiers un rédacteur, il se crée dans la presse des relations, que lui facilite encore la cordialité sympathique de sa nature. Bientôt on imprime ses articles dans quelques journaux.

Ces premiers succès accroissent sa juste confiance en l'avenir, et il conçoit le projet de publier un volume de poésies. Mais alors se dressent devant lui les obstacles que rencontrent malheureusement trop souvent nos jeunes littérateurs. Il frappe à la porte d'un grand nombre d'éditeurs ; mais chacun d'eux, mis en défiance par sa trop grande jeunesse, sans prendre la peine d'examiner le manuscrit, l'éconduit poliment. Pourtant il en trouve un, M. Dupret, qui consent à l'imprimer moyennant le versement préalable de 1 500 francs, somme plus que suffisante pour couvrir tous les frais. Mais ces 1 500 francs, il ne les avait pas, et lui-même, dans une de ses poésies, *Souvenance*, nous explique sa détresse à ce moment. Je tiens à vous en citer quelques vers.

Qui je suis ? — Tout là-bas au fond des Gobelins,
Perché dans un grenier dont les hôtes sont pleins
De ce problème ardu : se nourrir de sardine,
De pain noir, de salade, et le soir, — quand on dîne, —
Varier le menu pour y mettre les ors
Qui rutilent, brillants, au dos des harengs saurs ;
Arroser tout cela, sans redouter la fièvre,
D'un vieux cru parfumé récolté dans la Bièvre.

Heureusement, à quelque temps de là, le hasard met sur sa route le bienfaiteur si ardemment désiré, René Ponsard. Alors, en 1886, son premier ouvrage : *A la Gueule du Monstre*, est publié ; et le début, que voici, atteste la grande énergie de l'auteur :

Dans l'arène de l'art, je m'apprete à descendre,
Gueule énorme, public, il me faut te dompter :
Devore ma pensée ; engloutis sans compter.
Mon œuvre, incessamment, renaîtra de sa cendre.

Ces premiers obstacles ne découragent pas Léon Deschamps. Obstinément fidèle à ses goûts de littérature et d'art, il fait paraître l'année suivante, en 1887, un recueil de récits tantôt tragiques, tantôt badins, les *Contes à Sylvie*, et un an après, en 1888, un roman où il étudie les mœurs paysannes avec une finesse subtile de psychologue, *le Village*.

Deschamps, qui venait d'éprouver la difficulté des débuts littéraires, avait conçu, dès 1886, l'ardent désir d'aplanir pour les jeunes la route qui avait été pour lui si pénible. De

là, l'idée de *la Plume*. La mansarde du n° 36 du boulevard Arago, qu'il a si bien décrite, en fut le berceau. Mais l'argent manquait encore, et il fallut le gagner. Aussi le premier numéro ne parut-il qu'en 1889, le 15 avril. Dans la pensée de Léon Deschamps, cette revue devait avoir pour but unique d'assurer la publicité aux œuvres des débutants ; et le talent, sans distinction de genres ni d'écoles, devait seul y conférer le droit de cité. « Quelle est donc la feuille, disait la Rédaction dans l'exposé de son programme, qui ne soit pas inféodée à un groupe, à une opinion, à une personnalité ? Laquelle peut dire qu'elle ne tend qu'à vulgariser les œuvres dues à la plume des inconnus de talent ?... Que les jeunes viennent à nous sans crainte : ils n'auront pas à redouter la fameuse invite de passer à la caisse, — pour faire ce que l'on sait, — si en honneur parmi tous les forbans qui se réclament journellement de l'art et de la littérature. »

La publicité, en effet, est la condition essentielle du succès des jeunes. Les lecteurs, dont la curiosité moutonnière va seulement à quelques auteurs célèbres, ignorent les autres, ou, s'ils connaissent leurs noms, ne prennent pas la peine d'examiner leurs œuvres. Ils nourrissent une défiance secrète contre les pages que la toute-puissance capricieuse de la vogue n'a pas consacrées. L'éditeur, obligé de compter avec cette défiance, est peu accueillant aux nouveaux venus ; et les débutants que talonne la nécessité quotidienne de vivre, abandonnent souvent la lutte où l'espérance de la victoire a cessé de leur sourire. On dirait malaisément combien de poètes, de romanciers ou d'artistes, dont la plume ou le pinceau étaient pleins de promesses, se sont vus arrêtés net dans leur essor faute d'avoir été mis en évidence et désignés à l'attention du public.

Voilà quelles ont été la vie et l'œuvre de Léon Deschamps. Malgré tant de déceptions et d'obstacles rencontrés sur son chemin, son honnêteté n'avait jamais failli. Il avait connu la misère et ses privations les plus dures ; mais il n'en reste pas moins le parfait honnête homme que nous savons tous. *Toujours tout droit*, telle était sa devise, sa fière règle de conduite, qu'il a inscrite au frontispice de ses ouvrages, et qui peint bien la profonde rectitude morale et la franchise de sa nature sans détours. Sa bonté ne le cédait pas à son honnêteté. Depuis le moment où il a pu gagner quelque argent jusqu'aux derniers jours de sa vie, sa préoccupation constante a été de s'enquérir si les siens étaient dans la nécessité et avaient besoin de son aide. Souvent et spontanément, il a pris sur ses économies de quoi

secourir ses frères et sœurs dans la gêne. Lorsque son père ou sa mère lui donnaient l'assurance que rien ne leur manquait, son affection filiale s'obstinait à voir dans cette affirmation un délicat mensonge, et il ne cessait d'insister tant que son offre n'avait pas été acceptée : « Prenez, disait-il ; on a toujours besoin d'argent. »

L'homme qui possédait tant de belles qualités était digne de connaître enfin les joies de l'existence. Il lui fut donné de les éprouver dans les dernières années de sa vie.

En 1892, il contractait un mariage qu'il avait ardemment désiré, et lui permettait de goûter les joies du foyer conjugal. De cette union une fille lui est née, et tous ceux qui ont connu Léon Deschamps savent de quelle délicate tendresse il entourait sa femme et son enfant. En même temps le succès de *la Plume* s'affirmait. La fortune enfin commençait à lui sourire. C'est à ce moment que la mort est venue le frapper.

Il nous appartient maintenant, Messieurs, de continuer l'effort si bien commencé. Il faut que *la Plume*, s'inspirant des traditions de Deschamps, poursuive et amplifie son œuvre d'assistance et d'émulation des jeunes talents. Nous rendrons ainsi un ultime hommage à la mémoire de celui que nous pleurons aujourd'hui, car il aimait d'une tendresse passionnée cette Revue, et une des dernières tristesses de sa vie, pourtant si féconde en déceptions, aura été de se voir partir sans pouvoir assister à l'épanouissement complet de l'œuvre entreprise. Une pensée cependant l'aura consolé, comme elle consolera la veuve, et plus tard l'enfant que notre affection et notre dévouement n'abandonneront pas : c'est qu'il fut l'initiateur et le metteur en œuvre de l'idée première.

Adieu, Deschamps, au nom de ta veuve éplorée, au nom de ta chère enfant, au nom de ton vieux père et de ta vieille mère, que tu as entourés d'une tendresse si touchante, au nom de tes frères et sœurs dont tu as été le soutien, et aussi au nom de notre vieille amitié,

Adieu ; repose en paix !



DISCOURS

DE

M. PAUL-REDONNEL

Mon cher et brave ami,

Au nom des rédacteurs de *la Plume*, desquels, mieux que leur directeur et rédacteur en chef, vous étiez l'ami et le camarade, j'assume le devoir de vous dire le douloureux adieu qu'on adresse à ceux qui partent pour les régions inconnues et indéfiniment lointaines.

Si j'ai désiré et accepté, sans hésitation, de prendre la parole, pour vous exprimer une dernière fois la gratitude et la reconnaissance de toute la rédaction, c'est qu'il faut bien que les tâches les plus pénibles soient accomplies par ceux-là mêmes qui vous ont aimé.

Et c'est à ceux qui ont eu toutes les joies d'avoir aussi toutes les tristesses.

Toutes les joies, parce que vous avez toujours voulu, — et tels étaient vos efforts, — que l'œuvre qui fut la vôtre, fût un peu la leur.

Toutes les tristesses car vous ne serez plus là, pour nous accueillir tous, le sourire aux lèvres et la main affectueusement tendue.

Ce qui nous réconforte, — s'il est un réconfort dans la séparation, — c'est que nous pouvons vous promettre que la voie tracée par vous ne sera désertée par aucun de nous ; et nous efforçant à marcher sur le même terrain et suivre les idées qui vous étaient familières, nous rendrons votre œuvre, toujours, de plus en plus vivante, de plus en plus efficace ; et nous vous exprimerons ainsi, sans cesse, en la meilleure de ses formes, notre vive et durable amitié.

Nous serons avec vous, ami Léon Deschamps.

Vous fûtes aimé des dieux, et brave selon les rites de la beauté immarcescible, en sachant discerner la cause sacrée de l'art et des lettres.

Vous avez été l'enthousiaste de la ligne formelle ; le rythme des phrases vous berçait longtemps, si longtemps, que vous vous plaisiez à répéter celles qui vous avaient frappé de leur cadence harmonieuse ; les vibrations des couleurs séduisaient votre âme imaginative, et vous fûtes heureux des heures entières, heureux d'un plaisir que ne connaît point le vulgaire.

Ah ! ne fût-ce que par la joie multiple que vous avez si souvent donnée aux jeunes débutants de lettres, à qui vous écriviez des éloges et promettiez l'insertion, jeunes hommes de talent, presque célèbres aujourd'hui, vous méritiez de jouir de votre œuvre encore et encore de longs jours.

Mais voici que les dieux en ont décidé autrement ; les dieux sont peut-être jaloux de leur prérogative de beauté, et c'est ainsi qu'ils se vengent.

Mais, comme les dieux, la race des fervents de l'art et des lettres, c'est-à-dire du Beau, ne vieillit ni ne meurt ; et malgré la tourmente qui la trouble quand l'un des siens disparaît, elle continue l'édifice dont vous fûtes l'un des piliers ; où de grands écrivains nous ont précédés ; et où de grands écrivains nous suivront.

DISCOURS

DE

M. JEAN CARRÈRE

J'ai peur que mes hésitantes paroles, jaillies sans préparation de mon cœur à l'heure de la séparation suprême, ne traduisent qu'imparfaitement l'émotion des généreux poètes qui furent les amis de Deschamps, et qui m'ont confié l'honneur de parler pour eux.

Ce que je veux dire avant toute chose, et en cela je suis sûr de ne point faillir, c'est que Deschamps fut, dans toute l'acception du mot, un *honnête homme* ; j'entends par là celui qui dépense toute l'activité de son être à accomplir la mission qui lui fut confiée.

Deschamps fut un honnête homme, non seulement par la loyauté quotidienne de ses actes, mais encore et surtout parce que toujours il a su s'élever au-dessus de lui-même, et a tenté de réaliser le plus de bien possible pour l'art et pour l'humanité. Il a toujours mis plus haut que le désir de la fortune, qui fait en apparence la vie brillante, l'amour des choses nobles et désintéressées, qui fait en réalité la vie heureuse et bien remplie.

Nous tous qui le connaissons depuis dix ans, Messieurs, nous tous qui, rassemblés par lui, avons si souvent lutté pour la conquête du bien et du beau, proclamons ici à voix claire combien Deschamps fut bon. Nous étions, nous, sa seconde famille ; il aimait les poètes de tout l'amour qu'il portait à l'idéal dont il s'était fait le serviteur ; et jamais il n'eût sacrifié au succès d'un jour l'affection qu'il portait à ceux d'entre vous qui furent l'honneur et la gloire de notre génération. Et c'est pourquoi, par sa bonté toujours souriante, il mérita de s'élever jusqu'à la communion de la beauté éternelle, et de faire jaillir à la lumière des œuvres par quoi notre âge ne périra point.

Ah ! Messieurs, c'est toute notre jeunesse qui se déchire aujourd'hui avec l'apparence vivante de celui qui fut le lien de notre jeunesse ;

ce sont nos belles années de lutte qui pleurent devant celui qui, si souvent, fut le porte-étendard de nos luttes !

Mais élevons nos âmes, mes chers amis, et que tout l'effort de nos consciences assemblées délivre de sa forme charnelle l'âme de celui qui nous aime et que nous aimions !

Non, non ! Deschamps n'est pas mort tout entier. Il survivra d'abord dans cette œuvre qu'il a créée et que nous continuerons. Mais surtout, et je le proclame sans crainte, par le fait qu'il fut bon et vaillant, il survit et nous écoute, quelque part, dans l'invisible, car ceux-là ne peuvent périr qui ont servi l'idéal.

Et maintenant, Deschamps, cher ami disparu, maintenant que tu vois la lumière véritable, dont si souvent, à tes côtés, nous avons poursuivi toutes les apparences, continue pour nous et près de nous l'œuvre de paix et de splendeur que nous avons entreprise.

Va demander à la force qui mène le monde, au maître de nos consciences et de nos cœurs, de nous donner le courage de lutter sans cesse, et la puissance de réaliser notre mission.

Dis-lui qu'il nous pardonne nos faiblesses, comme nous nous pardonnons les uns aux autres le mal que nous nous sommes fait dans la fumée de la bataille.

Dis-lui surtout qu'il guérisse nos âmes, toutes les âmes, de la colère et de l'égoïsme. Dis-lui qu'il apaise à jamais les haines de race, ces querelles de frères qui s'en veulent de ne pas se ressembler ; les haines de classes, ces querelles de frères qui s'en veulent de souffrir des maux différents ; et les haines de nations, ces querelles de frères qui s'en veulent de ne pas habiter sous le même toit. Dis-lui enfin qu'il nous donne la grâce de communiquer à autrui la charité qui dévore nos âmes, et ainsi tu continueras, ô noble ami, l'œuvre que nous avions entreprise ensemble pour le bonheur et la gloire de l'humanité future ; et tandis que nous chercherons à tâtons la vérité vacillante dans les ténèbres de notre terre, tu feras répandre en nous, pour le triomphe du bon et du beau, l'immense amour qui soulève les mondes.



Le Cantique de la mauvaise Vigne

Je chanterai maintenant, pour celui que j'aime
le Cantique de mon bien-aimé sur sa Vigne.

ESAÏE (V).

*Je chanterai, pour vous que j'aime, le cantique
De la vigne mauvaise et de mon bien-aimé.
Il avait une vigne en un lieu parfumé
Où, de l'aurore au soir, bourdonnait le moustique.*

*Il ôta de la terre et la pierre et l'ivraie.
Il prit les plus beaux ceps créés par Jéovah.
La cuve fut taillée, une tour s'éleva,
Et le vignoble entier fut enclos d'une haie.*

*Mon bien-aimé pensait aux merveilleux breuvages
Qu'aurait le vigneron avec ses blonds raisins.
Mais la vigne mauvaise a trompé ses desseins.
Le Soleil n'a mûri que des grappes sauvages.*

*Habitants de Jébus ! hommes de Juda ! dites,
Pouvait-on soigner mieux les ceps ? ô dites-moi ?
Il attendit leur fruit, plein d'espoir et d'émoi.
Demain il abattra les frondaisons maudites.*

*La tour sera détruite et la cloison rompue,
On donnera la haie en pâture aux bœufs,
Et la ronce et l'épine y croîtront par milliers
Et la pierre du sol brisera la charrue.*

*Car la vigne à tous vents sera prostituée.
Le coteau parfumé sera désert et gris,
Et rien ne sera tendre aux rameaux rabougris,
Ni la source aux flots fins, ni l'eau de la nuée.*

*O, Jéovah est la Douceur et la Puissance !
La maison d'Israël était sa vigne, à lui.
Son âme était émue et son œil avait lui
En voyant dans Juda ses chers plants en croissance.*

*Il voulait la Droiture en vos âmes viriles,
Et voici que vos durs abcès se sont ouverts,
Car vous avez laissé vos cœurs en proie aux vers,
Et vos bras n'ont produit que des œuvres stériles !*

*Or l'Éternel mon Dieu vous parle par ma bouche.
Malheur à qui joignit les maisons aux maisons,
Dont le champ s'enrichit de nouvelles moissons,
Dont la main est fermée et le front trop farouche.*

*Malheur à tous ceux-là que le désir accule
Ainsi que des pourceaux pourchassés par les loups,
Qui suivent la cervoise avec un cœur jaloux,
Et qu'échauffe le vin, de l'aube au crépuscule.*

*La harpe, le luth d'or, le tambour et la flûte
Endorment leurs remords et rythment leurs festins.
Ils sont, des soirs d'argent à l'or pur des matins,
Trop bas pour voir leur Dieu, trop fiers pour voir leur chute.*

*Malheur à qui se sert des cordes de paresse
Pour tirer vers son sein l'ombre et l'iniquité,
Et pour ceux dont le cœur a trop longtemps douté
Pour dire : « Que le Saint d'Israël apparaisse ! »*

*C'est pourquoi comme un feu qui dévore le chaume
Un jour se pourrira leur racine en le vent,
Et leur fleur en poussière ira vers le néant,
Pour avoir méprisé la Parole et le Baume.*

*Le sépulcre ouvrira bientôt sa gueule immense.
Le sépulcre déjà sous vos pieds s'élargit,
Pour que Juda l'infâme, où mon verbe rugit,
Y descende à jamais dans sa magnificence.*

*Les âmes des Puissants seront humiliées.
Ceux qui s'abreuvent d'eau, ceux qui boivent le vin,
Sentiront leur faiblesse et l'outrage divin ;
Et les femmes dans leurs péchés seront liées.*

*L'Éternel sur son peuple allume sa colère !
Sa droite en s'étendant fera crouler les monts,
Et les corps abattus, souillés par les limons,
Ne connaîtront la terre et l'ombre tutilaire.*

*Et la main du Très-Haut, Juda ! toujours tendue
Dressera l'étendard vers les peuples lointains ;
Tous, enthousiasmés par l'appât des butins
Viendront, forts et légers, à travers l'étendue.*

*Tous les guerriers seront vaillants. — Et pas un homme
Ne dénouera le soir les cordes de ses reins.
Les flèches de leurs arcs perceront les airains ;
Leur chair n'aura besoin de repos ni de somme.*

*Les sabots des chevaux seront comme des pierres.
Leurs chariots iront dans un long tourbillon.
Leur voix sera semblable à la voix du lion.
L'éclat de vos trésors emplira leurs paupières !*

*Et loin, là-bas, parmi le désert qui poudroie
Ils emporteront tout, hommes ! dans leurs bras forts,
Même les lits de cèdre où vos pères sont morts.
Et qui donc osera leur arracher leur proie ?*

*Puis ce sera soudain comme un grand bruit funèbre.
Et l'on ne verra plus où vivait Israël,
Car ses débris, — ainsi le vaudra l'Éternel ! —
Resteront pour toujours noyés dans la ténèbre.*

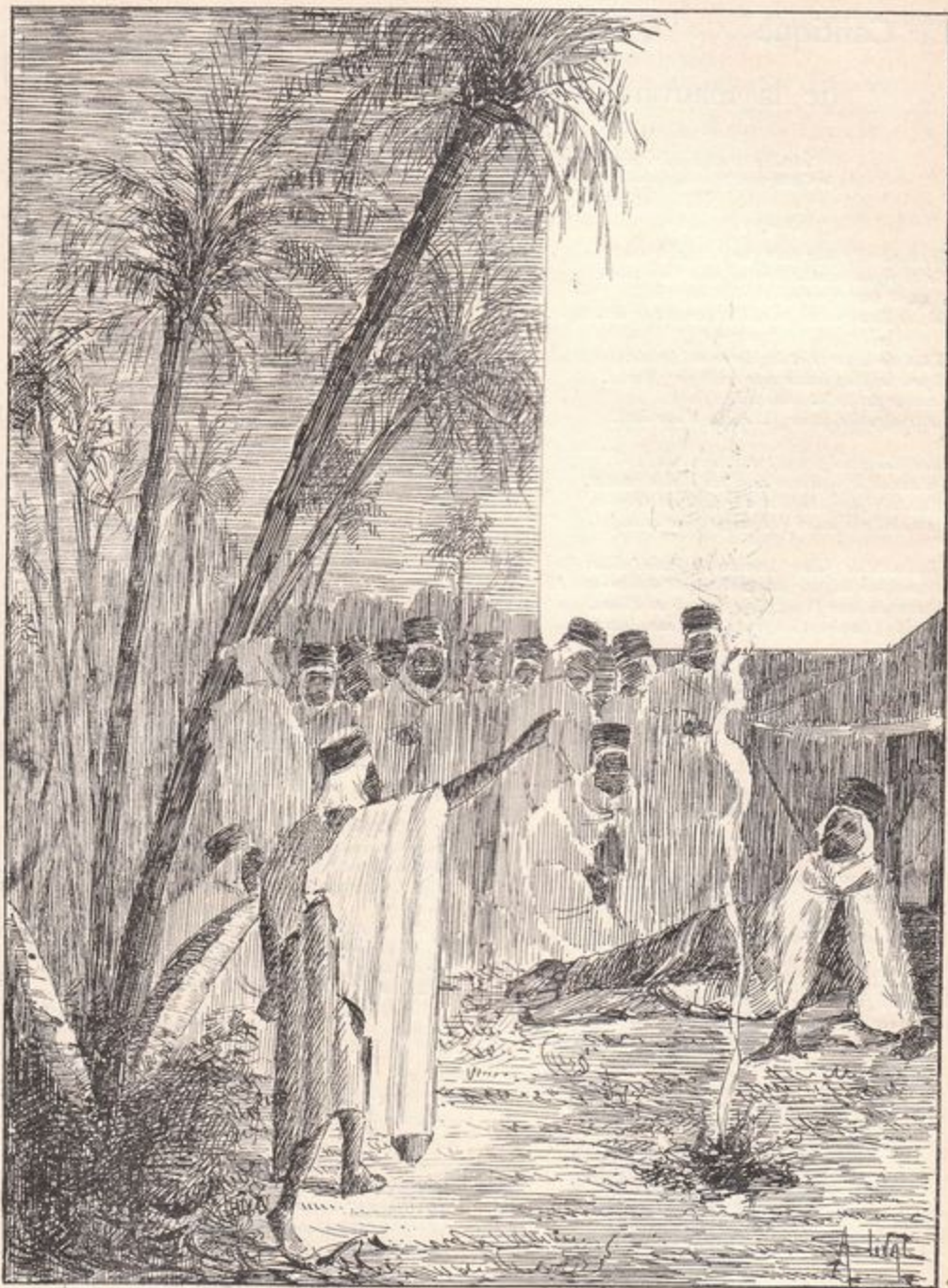
ALBERT LANTOINE.

Le Conteur Arabe

A VINCENT HURT.

*La nuit, la douce nuit de fraîcheur et de soie
S'étoile aux lointains bleus. Un souffle adulateur
Frémit dans les palmiers et le cristal chanteur
Des fontaines, au fond de l'oasis, ondoie.*

*Devant sa tente, assis près du feu qui flamboie,
Exhalant sa fumée au ciel avec lenteur
Le chef, pensif et grave, écoute le conteur
Dont la voix a groupé la tribu qui guerroye,*

*Le Conteur Arabe.*

Dessin de A. LIVAT

*La nomade tribu de pillage affamée...
La flamme qui vacille aux caresses du vent
Met de rouges reflets sur le burnous mouvant,*

*Et le geste, la voix, l'opaline fumée
Montent comme un encens dans l'air mauve du soir...
Et c'est toi le Conteur au geste d'encensoir !...*

PAUL THOORIS.

Le Crime d'obéir'

ROMAN

DEUXIÈME PARTIE

L'AFFRANCHISSEMENT

(Suite)

IX

A peine dans la rue, Daspres s'efforçant d'être froid, correct, cérémonieux :

— J'ignore votre adresse, mademoiselle. Voulez-vous me dire où je dois vous conduire ?

Mais Camille :

— Ces nuits de printemps sont délicieuses. Je vais me promener au bord de la Seine. J'espère que vous n'aurez pas l'impolitesse de m'abandonner en chemin.

Se donnant le bras, ils marchèrent en un silence songeur et ému.

La pensée de Camille était une joie de triomphe et de sacrifice. Le bien-aimé, maintenant, était digne de tout l'amour. Et l'amour pouvait sans crime aller à lui : cet esprit et ce caractère étaient formés ; nulle caresse ne troublerait leur développement. Le baiser ne serait pas pour Pierre, comme pour presque tous, le voleur de force qui, de l'homme possible, proche parfois, refait un petit enfant. Cet être avait réussi, définitif, l'effort libérateur, il avait brisé toutes les chaînes de terreurs et de voluptés, de menaces et de promesses, dont nos gestes d'esclaves sont alourdis. Des bras de femme ne risquaient plus de l'arrêter sur le chemin de sa destinée.

Lui s'effrayait de l'obstination de la jeune fille. Il croyait bien, pourtant, avoir dit les paroles suffisantes. N'avait-elle pas compris ? Quels mots cruels faudrait-il donc oser pour se faire entendre ?

Ils arrivèrent à un quai désert, s'assirent sur

un banc. Un instant, ils regardèrent le calme du fleuve et le calme du ciel. Camille prit la main de Pierre, voulut parler :

— Mon ami.....

Mais il retira doucement sa main, et c'est lui qui parla, très grave :

— Pour les êtres frères en qui les siècles nous ont transformés, l'esclavage est sans doute une protection. Nul de nous n'est un grand feu. Nous sommes semblables à ces flammes de gaz prisonnières. Que je délivre l'une d'elles des verres qui l'enferment, elle n'aura pas la puissance de monter beaucoup plus haut vers le ciel, et le premier coup de vent l'éteindra.

Camille s'étonna :

— Je vous avais bien mal compris tout à l'heure, ou vos résolutions sont singulièrement fragiles. Voici que vous raisonnez en lâche, comme un Renan, cherchant les raisons de vous soumettre.

— Vous vous trompez, amie. Je suis la petite flamme délivrée et qui attend la mort avec tranquillité. Mais je vous dis : « Elle serait folle, celle qui choisirait ma lumière, car ma lumière ne durera point. »

Elle répliqua :

— Je vous aime.

Il dit :

— C'est un malheur. Mais vous m'oubliez.

Elle sourit :

— Ami, vous ne savez pas le sens des mots. J'ai dit : je vous aime.

Comme s'il n'avait pas entendu, songeur, il continua :

— Quand Décius, pour mourir, lançait son cheval au plus épais des ennemis, il n'avait pas une femme en croupe.

Elle lui prit la main :

— Je te dis que je t'aime, pédant !

Il n'eut pas, comme tout à l'heure, un mouvement de recul. Il pressa les doigts de l'adorée. Et, tout frissonnant, en effet :

— Mon amie, tu me fais peur !

Aussitôt il expliqua :

— A sept ou huit ans, j'avais trouvé, je ne sais plus où, une traduction des *Actes des Martyrs*. J'en fis longtemps mon unique lecture. J'y trouvais de fières joies. Car toujours je m'imaginai que c'était moi, le saint obstiné qui refusait de s'agenouiller devant les idoles. Mon courage se

(1) Voir la Plume, depuis le n° 244.

dressait, souriant et immobile, sous les menaces du prêteur. Avec un calme qui ressemblait à de l'insensibilité, je bravais les supplices les plus violents ou les plus subtils : le plomb fondu ne faisait pas crier ma bouche; les pointes de roseau entre ongle et chair ne faisaient pas reculer mes doigts. Je croyais entendre une foule de chrétiens proclamer le prodige : « Les tortures, pour lui, se changent en délices. » Et je leur répondais : « Non, mes frères. Le miracle est plus grand et plus noble : Dieu ne diminue pas ma souffrance; il me donne la force de la supporter. »

Il s'arrêta, comme hésitant. Elle dit :

— Tout cela ne me montre point pourquoi tu aurais peur de moi.

Lui, baissant la tête :

— Parfois le prêteur essayait des moyens plus doux et plus puissants. Il promettait des honneurs, et d'innombrables talents d'or, et des voluptés pénétrantes et durables. Alors j'étais ému par sa voix caressante et par les vagues images de séductions qui m'appelaient du sourire et du regard. Mon âme s'agitait comme pour s'envoler vers ces délices. Je sentais en moi l'angoisse d'une lutte, presque d'une défaite. Et, comme le désespoir du noyé appelle au secours, je criais aux chrétiens qui étaient là : « Priez pour moi, mes frères. »

C'est dans un cri suppliant qu'il ajouta :

— Camille, ne sois pas le prêteur qui promet des joies !

Elle dit très simple :

— Je t'aime parce que tu es brave. J'avoue mon amour parce qu'il ne peut plus rien contre ta vaillance. Si je m'étais trompée, je te mépriserais assez pour cesser de t'aimer.

Il répondit :

— Merci.

Et, baisant la main adorée, il s'agenouilla :

— Écoute, ma grande Camille. Précisément parce que nous nous aimons, nous devons nous séparer. La vie que ma fierté va me faire est impossible pour toi. Tu ne la vois que d'ensemble et, d'ensemble, elle est belle. Je ne veux pas que tu assistes à son détail, qui te serait répugnant.

Il dit qu'il n'avait nulle ressource et que, repoussant les obéissances à d'autres hommes, il se refusait à tout emploi. Déjà il avait loué une échoppe, s'y était installé, raccommo- dait des souliers de voisins. Et il conti-

nua de conter quelle serait sa vie humble et rude.

— Je serai heureux d'un bonheur raide et sans grâce, que mon âme trouve simplement et solennellement beau, mais dont chaque détail extérieur sera laid pour d'autres yeux que les miens.

La jeune fille l'interrompit :

— Tu parles mal, mon bien-aimé. Tu dis toujours *je*, quand il faut dire *nous*.

— Quoi ! tu accepterais une telle existence ?

Et il eut des cris reconnaissants. Mais bientôt il se reprit :

— Vois-tu, mon adorée, cette vie même, que notre amour pourrait en effet organiser en bonheur commun, ne durera pas.

Il rappela le tirage au sort qui le guettait dans un an et demi. Et le conseil de revision. Et les trois années de service militaire.

La jeune fille s'indigna :

— Comment ! tu te plieras à ces servitudes !

— Non, précisément. Sans me cacher, je négligerai d'obéir. J'ignorerai que des hommes ont la prétention de commander à des hommes. Quand on voudra me forcer, je refuserai. Les menaces du prêteur et les brutalités de ses mercenaires ne pourront rien sur moi. Alors, sais-tu comment ça finira ?

Elle eut un frémissement.

Il reprit :

— Il y aura le coup de vent qui éteint la pauvre lumière libre... Ne pouvant faire de moi une machine obéissante, on me tuera. On me collera contre un mur. On me mettra sur les yeux un bandeau que j'arracherai. Et douze braves me logeront chacun une balle dans le corps.

Il conclut :

— Tu vois combien je serais coupable d'accepter ton amour. Tu ne peux pas être la femme d'un cordonnier pour devenir bientôt une veuve.

Il se leva, demanda doucement à Camille qui paraissait réfléchir :

— Ton adresse?... Voyons, où dois-je te conduire ?

Elle se dressa aussi, grande et souriante. Sur les lèvres d'où sortirent des paroles stoïques, elle mit un baiser long comme un baiser de fiançailles ou d'adieu. Puis, glissant son bras sous celui du bien-aimé :

— Tu me demandes où me conduire, dit-elle?... A notre échoppe, mon ami.

TROISIÈME PARTIE

LE RÉFRACTAIRE

I

Comme Pierre l'avait prédit, ils vivaient heureux d'un bonheur sans grâce : une joie calme et raide de moines qui vont dans le présent à peine aperçu, à peine senti, hallucinés par la vision de la mort prochaine ; la joie puissante et nullement fleurie de stoiciens ignorés mais qui savent que la tyrannie les découvrira, s'irritera de leur attitude droite sans défaillance et, par ses efforts pour courber et assouplir leur imployable rigidité, les brisera. Ils étaient heureux sur la glace des sommets, dans l'air rare, irrespirable pour des êtres moins nobles.

Quelques heures par jour, pour gagner le strict nécessaire, ils travaillaient ensemble, parlant de choses hautaines. Quand le bruit du marteau sur le cuir empêchait les voix de s'entendre, ils se taisaient, et l'écho intérieur de leur causerie se prolongeait en méditation. De temps à autre, leurs regards se rencontraient, et leurs sourires, disant qu'ils n'étaient point séparés, que leurs pensées montaient du même pas le même chemin de montagne, venaient de

s'arrêter pieuses devant le même sanctuaire rustique ou, émues par une ouverture soudaine de l'horizon, admiraient le même spectacle élargi.

Délivrés du travail quotidien, quand le temps était beau, ils quittaient cerez-de-chaussée que

le goût du pittoresque leur faisait appeler « l'échoppe », mais qui était, en réalité, une pièce assez vaste pour abriter toute leur vie extérieure, à la fois atelier, chambre à coucher, cuisine et salle à manger. Dehors, ils marchaient comme au hasard. Mais quelque chose en eux savait où ils allaient ; toujours ils revenaient au même point, devant le fleuve calme, sur le quai désert, s'asseyaient sur le banc où des paroles définitives unirent leurs deux vies. Et les mots qu'ils échangeaient étaient nobles et harmonieux comme l'allure



Dessin de FÉLIX VALLOTON pour une carte d'invitation.

de la pensée libre et de l'amour.

Un jour, pourtant, Camille parut s'irriter un peu. Elle remarqua avec une légère amertume :

— On subit toujours quelque esclavage. Nous sommes serfs d'un souvenir et d'une habitude.

Mais lui, très doux :

— Pourquoi te plaindre d'être esclave de toi-

même? Je comprends de telles lamentations chez ceux que déchire une diversité de passions. Moi, je me sens heureux : il n'y a pas en moi des parties qui commandent et des parties qui obéissent.

Elle objecta :

— Notre présent obéit à notre passé.

Il sourit :

— Soyons pédants. Dans une unité harmonieuse, nulle partie n'est sacrifiée. On ne peut dire en vérité absolue que le dernier chant du poème dépend des précédents puisqu'il contribua lui aussi à les déterminer. La plupart des êtres ne sont pas composés, s'écoulent en un perpétuel devenir et, pour eux, le présent même n'est point. Nous, notre passé, notre balbutiante préface, c'est tout ce qui fut avant ce banc. C'est mort, tout cela; je n'y songe jamais et j'en suis bien affranchi. Nos paroles d'amour et de volonté ici ouvrirent le porche lumineux d'un présent qui durera autant que nous. Chaque minute le contient en sa plénitude, comme chaque mot écrit renouvelle dans le cerveau puissamment synthétique du poète la jouissance large de l'œuvre tout entière. Nos sentiments et nos vœux ne passent point; l'écoulement du fleuve auquel d'ordinaire on compare la vie ne peut rien sur ces nobles navires à l'ancre.

Les jours de pluie, ils lisaient. Ils avaient peu de livres. Ces *Actes des martyrs* qui commencèrent à dégager la haute statue enfermée en Daspres, Plutarque, Marc-Aurèle et Epictète. Aucun ne les satisfaisait complètement. Nul héroïsme ne leur paraissait assez simple, assez complet, assez désintéressé. Les martyrs n'avaient-ils pas la naïveté d'espérer une récompense ailleurs? Les grands hommes de Plutarque aspiraient à la puérile immortalité païenne de la gloire. Pourquoi Marc-Aurèle accepta-t-il la servitude de commander? Pourquoi Epictète subit-il la servitude d'obéir?

Certes, il a quelque beauté lorsqu'il sourit à son maître qui lui tord la jambe jusqu'à la casser. Mais ici même, Camille et Pierre le trouvaient insuffisant. Il a tort de daigner avertir : « Si tu continues, tu me casseras la jambe. » Il a tort de dire après : « Je t'avais bien averti. » Il ne sut pas assez ignorer l'homme qui était là et le geste qu'il faisait.

Ainsi ils devaient longuement sans hésiter à

exprimer tout ce qu'ils pensaient, sans être jamais arrêtés par la mauvaise honte qui empêche de dire les choses trop hautes, trop profondes ou trop subtiles. Camille remarquait, souriante :

— Nous avons tous les courages. Nous ne craignons même pas d'être pédants.

Pierre protestait :

— C'est que nous ne le sommes pas. On n'est point pédant, quand on dit tranquillement et pour soi-même sa propre vie. Il n'y a que deux ridicules, comme il n'y a que deux crimes : obéir et commander. Le pédant, c'est l'ambitieux qui a la prétention d'enseigner quelque chose à autrui, de faire les intelligences voisines vassales de son intelligence.

Il ajoutait :

— Comme tous ceux qui prétendent commander, il obéit. Nous n'imposons que des volontés qui nous furent imposées. L'orgueil d'être colonel se paie de l'humiliation de subir le général. Toute autorité est chose chancelante, essaie de s'appuyer à une autorité qui lui semble plus solide. Le pédant accepte de l'un l'apparente science qu'il imposera à l'autre. Il est l'homme des citations et des « sources autorisées ».

— Tu as raison, reprenait Camille. Mais tu as dit tout à l'heure un mot qui m'inquiète. « Toute autorité, affirmes-tu, essaie de s'appuyer à une autre autorité. » Il faut pourtant un terme à ce besoin, le nombre des autorités ne peut être infini.

— Certes, admettait Pierre. Mais on a trouvé deux moyens bien ingénieux de tourner la difficulté : Dieu et le suffrage universel. Autrefois, le roi était le représentant de la divinité sur la terre. En obéissant à cet homme quelconque et en me prosternant devant lui, je rendais mes devoirs à la puissance infinie. Depuis que ce mensonge paraît usé, un autre l'a remplacé, plus subtil. Je suis censé avoir choisi les gens qui me gouvernent. C'est de moi qu'ils tiennent leur pouvoir. En faisant ce qu'ils me commandent, c'est à moi seul que j'obéis.

Camille riait :

— Le peuple est un maître bien dur pour lui-même.

L'ironie de Pierre devenait plus âpre :

— Soyons logiques jusqu'au bout. Le jour où

ils me tueront, il n'y aura pas assassinat, mais suicide.

II

Longtemps, ils n'avaient vu aucune de leurs anciennes connaissances. Le vieux Regnaud mort, Pierre n'avait plus de lettres à recevoir et il avait déménagé sans donner sa nouvelle adresse. Personne, semblait-il, n'irait les chercher dans le lointain quartier populaire. Personne, sauf quelque représentant de l'autorité. Elle les retrouverait sans trop de peine, l'ignoble crampon. Car Daspres avait loué sous son vrai nom, ne voulant pas être quelqu'un qui se cache.

Un jour d'été, Fauvel, grand promeneur, passa dans la rue étroite. Pourquoi cet atelier de cor-donnier prit-il son attention? Quelque détail, sans doute, le particularisait, l'ennoblissait pour des yeux habitués à tout voir. Il le considéra longuement, songeant que ce décor serait curieux à transporter dans un de ses livres. Il désira connaître l'intérieur et l'être qui habitait là.

On ne fait pas de façons avec les braves gens du peuple. Le romancier ne se demanda pas qui pourrait le présenter. Il vint à la porte large ouverte, accueillante aux clients et aux voisins.

— Bonjour, dit-il.

Le cordonnier était absent. Seule, une jeune femme releva la tête. Et Bernard s'étonna d'une ressemblance vraiment extraordinaire. Car ce n'est pas Camille qu'il pouvait retrouver ici. Il allait, comme entrée de conversation, féliciter celle-ci de sa beauté et lui dire combien elle ressemblait à une de ses amies. Mais elle se levait, toute souriante :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, M. Fauvel.

Elle le fit asseoir dans la pièce encombrée d'instruments de travail et d'instruments de vie, se remit tranquillement à sa couture.

— Voulez-vous attendre quelques instants? dit-elle. Pierre ne saurait tarder et je crois qu'il aura plaisir à vous voir.

Ils causèrent en vieux amis qui se retrouvent. Elle répondait avec simplicité aux questions de Fauvel, disait sa vie et celle de Daspres, leur bonheur, leur court avenir.

Le romancier admirait. Et il protestait :

— Court! Vous n'en savez rien. On voit des choses si extraordinaires. Précisément parce que vous ne vous cachez pas, il se peut qu'on ne vous trouve jamais.

Camille hochait la tête :

— N'essayez pas de me donner des espérances exagérées. Nous savons qu'une vie ne peut être noble qu'à condition de durer peu. Nous avons voulu la noblesse et nous avons consenti à la rapidité. Les belles choses coûtent cher, monsieur, et, à l'échéance, Pierre paiera le chef-d'œuvre qu'il a voulu être.

Alors Fauvel racontait. D'après leurs dernières conversations, il avait deviné en partie les projets des deux amants. Il s'était efforcé de leur faire de la sécurité en élevant entre eux et le monde un rempart de nuit et d'erreur. Il avait réussi facilement, car on le croyait mieux renseigné qu'il ne l'était.

Il disait le premier effet de l'enlèvement et les commérages du salon. D'abord un long silence stupide, puis M^{me} Briger et Brun-Serville blâmaient « l'impudeur » du départ, car « il y a, tout de même, des formes à garder ». Cependant O. Le Tigre, injurié personnellement, posait pour la générosité et déclarait « le geste d'une perversité supérieurement charmante et profonde ».

Le lendemain, M^{me} Ramel éplorée venait demander à Fauvel où était sa fille. Après d'embarrassées protestations d'ignorance, il l'avouait partie pour l'étranger. Il refusait, pour le moment, d'indiquer la destination exacte. « Vous comprenez bien, madame, que je ne puis pas trahir la confiance de mes amis. » M^{me} Ramel comprenait en effet, soupirait : « Enfin, pourvu qu'il la rende heureuse ! »

De temps à autre, au hasard des rencontres, Giglé réclamait des nouvelles pour les répéter à M^{me} Ramel et à Toser. Fauvel les donnait d'une fantaisie extrême. Rien n'était assez étonnant pour le paradoxal poète du « ciel qui n'est plus bleu ». Le romancier avait promené impunément ses amis en Amérique dans les paysages et les aventures de Fénimore Cooper. Il y a un an, il avait tué Camille. M^{me} Ramel avait dit, le regard au plafond : « Dieu sait bien ce qu'il fait. La pauvre enfant aurait tant souffert encore ! » Depuis six mois, Daspres était remarié à une

veuve yankee plusieurs fois millionnaire. Giglé avait remarqué, profond et jaloux : « Je l'avais toujours dit que Pierre était le plus habile de nous et que ça finirait par lui rapporter une fortune, ses grands airs amoureux. » Ce jour-là Toser prit Fauvel à part; très humblement, il avoua ses torts envers son cher Daspres. S'il avait son adresse, il lui écrirait pour lui demander pardon. « Écrivez, répondit Fauvel, j'expédierai la lettre, si je le trouve bon après en avoir pris connaissance. — Comment ! vous voudriez ?...

— Oui, mon cher, Daspres m'a chargé de le protéger contre toute tentative de mendicité. »

Enfin, la semaine dernière, le romancier avait dénoué le roman. Daspres, paraît-il, trompait beaucoup sa seconde femme. Elle, folle de jalousie, l'avait tué de douze coups de revolver. Cette fois, Giglé avait admiré : « Comme elle devait être belle, entourée de fumée, une flamme à chaque main ! »

Fauvel conclut :

— Tout cela est presque célèbre. Toser, naturellement en a fait des lignes au *Figaro* et au *Gaulois*. Actuellement, il vous découpe en feuillets du *Petit Journal*. Ça s'appelle : *Le Secret de l'anarchiste*. Je vous conseille de lire ça si vous n'êtes pas devenue ennemie d'une douce gaité. Giglé travaille à un grand poème « néo-byronien » en trois chants : *Le Pèlerinage passionné de Pierre Daspres*... Allez, vous pouvez être tranquilles comme deux morts, vivre sans crainte dans le vaste mausolée de la légende.

III

Camille laissa ignorer à Daspres la mystification dont s'amusait Fauvel. Ce grand sincère aurait pu être blessé, se considérer comme complice du mensonge, protester publiquement. La jeune femme eût été désolée des imprudences commises; désolée aussi peut-être si le héros n'en commettait point. Il y avait là une question difficile comme toutes les questions de frontière. Le devoir permettait-il d'accepter la protection fantaisiste du romancier ? Laisser quelqu'un, à qui on n'a rien demandé, soulever de la poussière autour de vous est-ce se cacher ? Elle ne savait comment Pierre résoudrait le problème. Il lui semblait qu'il ferait inévitablement trop ou trop

peu, perdrait de la noblesse de son attitude, soit en montrant moins de courage, soit en devenant un peu agressif. Il devait répondre « Non » à toutes les bassesses et à toutes les compromissions. Mais ici, vraiment, la question était mal posée. Ou bien il passerait dédaigneux, paraîtrait vouloir éviter de répondre. Ou bien il serait obligé de dire à la Sphynge : « Précise ta question. » Et son geste, au moment où il chercherait le combat qu'il devait attendre, aurait quelque chose d'une bravade, semblerait appeler l'attention de la galerie. Fauvel le mettrait dans une position fautive, forcerait son tranquille héroïsme à ne plus être complet ou à ne pas rester simple.

Mais elle-même, quel était son devoir ? Elle s'irrita un peu :

— Vous auriez mieux fait, monsieur, de ne pas me conter tout cela.

Le romancier ne comprit pas d'abord la délicatesse subtile du scrupule :

— Parce que, dit-il, je prends plaisir à bafouer des sots ; parce que je rends amusantes les extériorités de l'histoire, vous m'accuseriez de diminuer la beauté intérieure des héros !...

Elle répéta le reproche en souriant :

— Ne seriez-vous pas le méchant enchanteur qui transformait en troupeaux de moutons les armées vaincues par Don Quichotte ?

Et elle recommençait à s'interroger tout haut. Avait-elle le droit d'accepter un sursis obtenu de la destinée par de tels moyens ?

Fauvel démontra que le seul devoir de Pierre était de repousser les attaques directes, de se refuser également à obéir à la loi et à la tourner. Ce qui se faisait autour de lui, pour ou contre lui, il pouvait ne pas s'en apercevoir. C'étaient là des choses indifférentes puisqu'elles ne dépendaient pas de sa volonté. Bernard répétait avec éloquence la grande théorie stoïcienne, l'appliquait habilement au cas particulier.

Camille dit, à demi persuadée :

— Ces raisons suffiront-elles à convaincre Pierre ?

Le romancier avoua qu'il n'en savait rien. Mais l'épreuve ne devait pas être tentée. L'essayer serait se déclarer l'ennemi de Daspres. Ce n'est pas aux amis à poser les questions astucieuses de pharisiens. Fauvel ne parlerait point. Camille s'abstiendrait aussi, comprendrait ce que certains

mois d'apparence loyale peuvent contenir de naïve trahison. Elle s'écria :

— Voyez à quoi vous me réduisez. J'aurai donc un secret pour celui que j'aime.

Elle pleura presque :

— Voici la première fois que je ne vois pas clair dans mon devoir.

Il voulut la consoler, recommença d'habiles raisonnements. Elle ne l'écoutait plus. Elle réfléchissait. Elle l'interrompit enfin et, d'un ton qui ne permettait aucune discussion :

— Voici, monsieur. Je ne dirai rien de votre visite et vous ne la renouvellez pas. Je parviendrai peut-être à oublier vos récits, de sorte que mon silence cesse d'être un mensonge.

Seule, elle resta rêveuse, son ouvrage inactif sur ses genoux. Sa songerie était faite tout ensemble de tristesse et de joie. L'intervention bizarre de Fauvel faisait gagner du temps, et le temps était du bonheur. Sans l'intervention romanesque, le combat d'agonie serait peut-être déjà commencé. Pierre aurait bientôt vingt-un ans. On était en août. Au mois de mai, le conseil de revision dédaigné n'avait apporté aucun mal. Le prochain départ de la classe était, sans doute, plus dangereux. Qui sait pourtant ? Puisqu'on le croyait mort...

Elle souriait, pendant que deux larmes coulaient le long de ses joues. Et elle murmurait à demi voix, hochant la tête d'un air incrédule, désireuse pourtant de se persuader : « Philémon et Baucis, alors ?... »

Le départ de la classe n'amena aucun dérangement dans leur vie. Pierre s'étonnait :

— C'est curieux... Me laisserait-on passer entre les mailles du filet ? Je les croyais plus serrées...

Il ajoutait :

— Ça ne durera pas longtemps.

Camille, les yeux perdus, se laissait aller aux longs espoirs. Leur avenir lui apparaissait comme une allée noble et droite, prolongée à l'infini. Là-bas, vers l'horizon, les arbres semblaient se rapprocher ; mais elle souriait à cet effet d'optique et elle affirmait :

— Je sais bien que la fin de notre promenade trouvera encore la même largeur de gazon.

HAN RYNER.

Philosophie et Religion⁽¹⁾

MATHÉMATIQUE ET PHILOSOPHIE

Sous ce titre, la *Revue philosophique* de novembre publie une introduction à une série d'études sur l'histoire de la philosophie des Grecs dans son rapport avec la pensée mathématique. L'auteur, M. G. Milhaud, y indique les *directions principales* que « peut imprimer à la réflexion philosophique le contact prolongé des sciences mathématiques ».

« Avant tout, il paraît impossible que le géomètre ne garde pas quelque tendance dogmatique. La science, en énonçant une série toujours croissante de vérités, apporte évidemment, qu'on y réfléchisse ou non, l'argument le plus puissant contre le scepticisme. A cet égard, la mathématique joue un rôle spécial par l'évidence que revêtent toutes ses propositions, par la satisfaction complète que donnent ses démonstrations à notre soif de comprendre. »

Ainsi, « que l'on en ait conscience ou non, l'habitude d'un pareil mouvement de pensée crée une confiance naïve en la puissance de notre entendement, et ce sera miracle si le philosophe géomètre n'en témoigne pas par quelque endroit, apportant parfois sous les conceptions les plus pénétrantes un dogmatisme qui déconcerte ».

Les Grecs, Descartes, Malebranche, Leibniz, Aug. Comte, M. Renouvier, justifient cette assertion.

Le géomètre est aussi idéaliste. Il se sépare de tout ce qui lui rappelle le monde sensible, et il cherche à se dégager de toute qualité concrète, intuitive, « essayant d'atteindre à des conceptions qui reçoivent tout leur être du mouvement de la pensée. Sans doute, le géomètre n'y réussit jamais qu'imparfaitement, et vise par de semblables efforts un but toujours inaccessible ; mais, qu'il en ait conscience ou non, la préoccupation de l'atteindre accompagne toujours sa réflexion. Il devine instinctivement que c'est là pour lui la condition de cette intelligibilité parfaite, de cette rigueur idéale qui est le cachet de la science ; et en même temps il veut qu'en allégeant ainsi l'objet de ses études de tout ce qui apporte, avec les qualités concrètes de l'intuition sensible, des conditions spéciales et restrictives, il renverse plus aisément les obstacles, accélère sa marche, donne des ailes à sa pensée. Intelligibilité et étonnante facilité du progrès, voilà les caractères miraculeusement associés par la mathématique, grâce à l'idée qui seule et toute pure veut manier le géomètre. Comment ne s'habituerait-il pas ainsi à mettre au-dessus du monde sensible le monde de l'idée ; comment, surtout, n'en garderait-il pas quelque tendance à s'élever vers le second, comme réalisant les conditions suprêmes de la connaissance la plus parfaite ? »

Les philosophes grecs et les philosophes modernes, déjà nommés, sont une confirmation éclatante de cette remarque. Mais, dira-t-on, comment expliquez-vous alors l'attitude de Protagoras, de Pyrrhon, de Carnéade, de Gorgias, de Timon, d'Enésidème, d'Agrippa ? Voici : certains, comme Pyrrhon, n'ont jamais été de vrais sceptiques.

(1) Dans le numéro du 15 novembre, lire *sociale* et *morale*, au lieu de *saciale* (p. 686, col. 2, lig. 56) et *porale* (p. 687, col. 1, lig. 55).

Pyrrhon refusait toute importance aux accidents de la vie humaine : « L'idéal, à ses yeux, était l'indifférence à l'égard de tout, l'absence d'émotion, l'apathie. » Refuser de s'intéresser à la science et à tout ce qu'elle peut faire connaître, ce n'est pas, en effet, croire que « la science est impossible », que « la raison humaine est impuissante à rien connaître ».

Quant aux autres, ils ne connaissaient que très imparfaitement les mathématiques. Donc l'exception formée par les sceptiques et les sophistes ne fournit par un argument sérieux contre les observations de l'auteur.

M. Milhaud fait remarquer ensuite que l'éducation mathématique « nous dispose à poursuivre l'intelligible, et à restreindre dans nos conceptions la part du sensible. Or cette opposition, intelligible-sensible, fait songer à plusieurs autres : quantité-qualité et homogène-hétérogène ; mécanisme-dynamisme ; évolutionisme-spécification ; causalité-finalité ; fini-infini. » Et l'auteur entre dans des considérations originales et intéressantes, où il montre que la mathématique, par ses tendances et par la nature de ses concepts, incline l'esprit à réduire tout à la quantité, à « porter de la façon la plus simple et la plus claire l'accord, la similitude, l'unité dans le dissemblable, le multiple, l'hétérogène, » et à rechercher passionnément, en tout, le principe de causalité, et l'entraîne, s'il étudie l'univers, à quelque conception moniste, panthéistique ou évolutionniste. De plus, « l'habitude que le mathématicien acquiert de manier l'infini à divers degrés de réalité concrète, et les tendances qu'elle fait naître pour conduire tout naturellement à apporter le même état d'esprit dans ses vues générales sur le monde qui nous entoure : le plus ordinairement, il sera infinitiste, et opérera pour les antithèses des antinomies kantienues. »

° ° °

Au sujet du mot *infini* qu'emploient si souvent les mathématiciens, nous croyons devoir détacher ce passage de l'excellente étude de M. Milhaud :

«... Ce n'est pas l'infini, mais l'indéfini que manie le mathématicien. Quand il déclare infinie la suite des nombres entiers, cela signifie qu'après chaque nombre il peut en former un autre ; s'il déclare infinie la droite, cela veut dire qu'il n'est pas sur cette droite de points si éloignés qu'on n'en puisse trouver de plus éloignés encore ; s'il parle de la divisibilité infinie de l'espace, cela veut dire qu'il n'est pas de segment de droite si petit qu'on ne puisse le diviser encore, ou, si l'on veut, qu'il n'est pas sur une droite de points si voisins qu'on ne puisse en trouver d'autres entre eux. C'est, en réalité, le fini que considère toujours le mathématicien, sauf que ce fini peut devenir aussi petit ou aussi grand qu'on veut ; c'est un fini auquel nulle limite restrictive n'est assignée : c'est l'infini en puissance, comme disait déjà Aristote, mais non pas l'infini en acte, celui que l'esprit pourrait songer à projeter dans ses conceptions sur le monde réel. »

En résumé, « l'infini du mathématicien n'est qu'un mode de variabilité du fini ».

L'impropriété des termes conduit à des contradictions regrettables. Ainsi M. E. Borel, dans le

numéro d'octobre, nous parle, dans une note très intéressante et très curieuse d'ailleurs, d'un *nouvel infini* mathématique. S'exprimer ainsi, c'est supposer qu'il existe au moins un autre infini. Or deux infinis ne peuvent coexister, parce que se limitant nécessairement l'un l'autre, ils cesseraient par cela même d'être infinis.

SHETH.

P. S. — *Revue philosophique* (septembre). — S'appuyant sur des faits nombreux, M. Marillier fait une critique très judicieuse des idées de M. Grant Allen sur l'origine des dieux. J'avais signalé déjà, dans ma dernière chronique, les principales objections qu'on pouvait faire à M. Grant Allen. M. Marillier les lui fait également, sauf deux, mais avec beaucoup d'autres en plus. Nous devons l'en féliciter, car toutes portent juste.

D'une étude syllogistique de M. A. Naville, j'extrait la conclusion.

« Le syllogisme est un instrument de recherche, de progrès, d'acquisition. On lui fait tort quand on le réduit au rôle de procédé de démonstration. Les termes moyens sont vraiment des ponts qui unissent ce qui était séparé. En multipliant ces ponts, l'esprit peut accomplir des voyages indéfinis de découverte. L'invention des termes moyens est affaire de l'imagination, faculté constructive dans la science comme dans les arts. Mais c'est la raison qui éprouve les ponts inventés par l'imagination, et après qu'elle les a éprouvés, elle les passe et s'en va ainsi jusqu'aux limites de l'intelligible. »

Tout cela serait parfait si M. Naville ne faisait pas de la raison le moyen de contrôle suprême, le critérium de certitude. Avec la raison comme critérium, on s'expose à tomber souvent dans l'erreur. Il n'y a que le fait, idéal, numérique ou matériel, qui soit critérium de certitude.

S.

Hermétisme et Spiritualisme

L'ASTROLOGIE

L'Astrologie, science divinatoire par excellence et l'une des quatre grandes divisions de la Philosophie hermétique qui comprenait : la Théurgie, la Magie, l'Astrologie, l'Alchimie — l'Astrologie, très répandue jusqu'au XVIII^e siècle, fut, en général, absolument incomprise dans ses véritables principes.

En effet, ses lois, ses Arcanes, demeurèrent le secret des occultistes sérieux, tandis que se répandit seulement dans le public une Astrologie « judiciaire et pratique », destinée à fournir des horoscopes individuels confus et erronés, en raison du peu de savoir et du hâtif travail des astrologues meurt-de-faim.

Oui, certes, l'Astrologie peut, au moyen de sescalculs compliqués, pronostiquer l'avenir des hommes et la marche des événements. Mais, tout d'abord, il faut pour cela connaître les formules que savaient les Prêtres de l'Égypte et de la Chaldée, et dont l'Astrologie du moyen âge ne possédait plus que des fragments.

Ensuite, il faut bien se persuader que l'Astrologie enseigne surtout le Mécanisme de l'Univers et la Marche de son Avenir découlant sans cesse du Passé et du Présent, car le Destin, la Volonté et la Providence s'enchaînent étroitement.

Enfin, à cause justement de l'action combinée

de la Fatalité, de la Liberté, de la Providence (ou Intelligence supérieure), il faut toujours se rappeler le précepte fameux de la Science Généthliaque :

Astra inclinant, non necessitant.

L'Astrologie pure s'appliquait donc à calculer les révolutions, les mouvements cycliques de l'Univers pour déterminer la route que parcourrait l'Univers dans le Futur en se basant sur les révolutions du Passé.

Cette prévision s'effectuait, en conséquence, par les observations des divers Astres, dont les positions principales et suprêmes devaient ramener une série analogique d'événements planétaires ou terrestres.

Mais quelle est l'immense période qui embrasse le cycle de tous les aspects possibles et de tous leurs effets correspondants ?

L'homme, on le conçoit sans peine, ne peut parvenir à la connaissance intégrale de cet infini ; et l'astrologie ne fournissait, par ses principes mathématiques, que des équations à beaucoup d'inconnues. Pourtant, il était possible de résoudre le problème, sur des données plus restreintes, en considérant quelques aspects et quelques effets pour notre propre système planétaire uniquement.

En ce cas, l'Astrologie fournissait un élément de la grande période fournie Kalpa par les Brahmes qui lui prétaient une moyenne durée de 4320000 ans, restreinte à 432000 ans par les Chinois et les Chaldéens, et que l'on pouvait, pour les besoins de calculs, réduire encore, comme les Égyptiens, à 36000 ans (révolution des étoiles fixes) ou à 25867 ans (précession des équinoxes).

Cette période, en sa plus considérable étendue, correspond à une aspiration et à une expiration du souffle de Brahma, c'est-à-dire à l'évolution totale d'un univers.

Dans sa moindre étendue, 25000 ans, cette période correspond à une simple pulsation vitale de la nature.

Car — ici nous abordons le deuxième principe de l'Astrologie — l'Univers doit être considéré comme un être, un organisme dirigé par la loi de l'analogie qui établit que la nature est semblable partout. D'une action, d'un effet, on peut donc en inférer à une autre action, à un autre effet. Sans cette méthode, la Science Occulte est impraticable. Grâce à l'application de cette méthode, elle est universelle et fournit la clef des Arcanes.

L'Astrologie se basait, nisons-nous, encore sur l'animation de l'Univers.

Elle apprenait que les planètes, que la Terre, baignent dans le fluide solaire, alternativement une partie de leurs hémisphères, d'où l'existence du jour et de la nuit, correspondant à une aspiration et à une expiration de l'être humain. Elle montrait que, dans l'organisme mondial, les planètes, organes du système solaire, circulent dans le fluide solaire réparateur et vivificateur, véritable sang des terres (1).

Mais dès lors, il apparaît bien que des influx s'échangent, dans l'espace stellaire, entre les Soleils et les Planètes, entre tous les globes entre

eux, et qu'en résumé un système solaire constitue un Organisme de la Nature composé de satellites, planètes et fluides agissant réciproquement les uns sur les autres par des centres d'action déterminés.

Et l'Astrologie, en ses pronostics, considérait le mouvement du Ciel, comme l'explique Fabre d'Olivet (1), et la situation respective des astres appartenant à la même sphère que la Terre, pour en former le thème généthliaque des empires, des nations, des villes et même des simples individus, et conclure du point de départ dans la route temporelle de l'existence, du but de cette route et des événements heureux et malheureux dont elle devait être semée.

Mais pour atteindre ce résultat, la Science astrologique établissait que l'Avenir est un retour du Passé et que la Nature est la même partout. Ces principes, dont la connaissance git dans les Mystères inexprimables ici, révélaient que, la révolution des Astres dérivant d'une sphère déjà parcourue, était du domaine du Destin et pouvait être calculée ; et que le rapport analogique existant entre la sphère sensible des Mondes et du Passé et la sphère intelligible ou de l'Avenir, permettait d'inférer de l'une à l'autre, du Passé à l'Avenir, en un mot de tracer les grandes lignes de la Généthliologie des mondes, des races et même des hommes.

..

Ces principes d'Astrologie ne ressemblent guère, n'est-ce pas, aux prédictions charlatanesques des « grimoires astrologiques ».

On doit bien se garder de croire à l'influence directe et actuelle des astres sur les destinées terrestres, et à leur effet heureux ou malheureux suivant leurs aspects bénéfiques ou maléfiqes.

Jamais les Adeptes ne tombèrent dans de semblables erreurs, et l'Astrologie, comme on a pu le juger, prévoyait l'Avenir par le calcul du Passé réuni au Présent. De profondes et délicates formules établissaient le mécanisme des organes de l'Univers.

Quelques initiés d'une science colossale savaient seuls définir la marche des différents rouages de cet Être, rouages constitués par les êtres innombrables.

L'influence directe des astres, des planètes existe bien sous un sens, mais ce sens n'a rien de commun avec la divination des destinées.

Certains astres possèdent une réelle influence électro-magnétique qui agit sur les êtres de notre planète comme sur la Terre elle-même, et leur imprime une signature particulière. Une correspondance existe entre les propriétés des minéraux, des végétaux, entre les instincts et les facultés humaines, et les Astres : Soleil, Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, etc.

Voilà ce qu'avaient aperçu beaucoup de demi-initiés qui, prenant à la lettre les symboles astrologiques, rendirent responsables de méfaits qu'ils ne commirent et ne commettront jamais, chargèrent d'une puissance légendaire les sept planètes bien actives, mais très innocentes.

F. JOLLIVET CASTELOTT.

(1) V. *Traité méthodique de science occulte*, par Papus (5^e éd., Chamuel).

(1) *Vers dorés de Pythagore*.

Livres et Revues. — Signalons aux amateurs de littérature ésotérique et magique deux remarquables ouvrages : *la Terre du Sphinx*, de ce maître écrivain qu'est le Sâr Péladan, admirable artiste qui présente cette fois le récit, au point de vue sacerdotal, de son voyage en la vieille Égypte resuscitée. Sphinx et momies évoquées tracent les mystères troublants d'Osiris et d'Isis... Et *Lagibasse*, roman d'un mysticisme un peu trop morbide, mais où Jean Richepin révèle une intuition aiguë. Nous l'engagerions volontiers à étudier l'occultisme méthodique, traditionnel, après avoir envisagé si savamment une seule Mystique.

Parmi les revues de ce mois à lire : *L'Initiation*; *l'Hyperchimie*; la *Thérapeutique Intégrale*; *l'Écho de l'Au-Delà* et *d'Ici-bas*, la *Revue Spirite*, qui renferment d'excellentes études.

* *

Pour les quelques lecteurs que cela pourrait intéresser : je fais chaque mois une conférence d'Alchimie à la *Faculté des Sciences Hermétiques*, 3, rue de Savoie, Paris. La prochaine a lieu le 30 décembre à 8 heures et demie du soir.

F. J. C.

PAYSAGERIES LITTÉRAIRES

V

A René Brochet.

UNE CONFÉRENCE. — VARIATIONS SUR LA POÉSIE
CONTEMPORAINE. — LETTRE D'AMOUR.

J'avoue qu'il en faut pas mal pour m'ahurir. J'avoue, en outre, que je n'ai pas l'habitude de m'occuper des affaires de famille, c'est pourquoi je ne rechercherai point les liens de parenté qui peuvent unir M. Léo Claretie à M. Jules Claretie, de l'Académie française... Toujours est-il que je ne me permettrai à l'endroit de ce dernier aucuns compliments. Son jeune homonyme me paraît être un monsieur plutôt dangereux et compromettant. Or j'ai été ahuri, mais là, vraiment ahuri, — ce que l'on peut appeler ahuri...

Figurez-vous que j'avais lu dans un journal que M. Léo Claretie, déjà nommé, se proposait de faire une conférence à la Bodinière sur Paul Verlaine... Je lus cet avis empanaché de réclame monstrueuse, plusieurs fois, n'en pouvant croire mes yeux, ne voulant point me tromper. Oui, c'était bien M. Léo Claretie, — c'était bien sur Paul Verlaine!...

Et alors, je fus comme hébété; évidemment mon cerveau, en proie à toutes les tempêtes que vous pouvez imaginer, ne m'inspirait plus que bafouillages sur bafouillages... Des idées, en cet instant-là, devant le poulet en question? Mais, toutes étaient mortes en moi...

Un tel accouplement de noms : Verlaine, Léo Claretie! Non, cela dépassait le possible!... C'était

étrange, mystérieux. La poésie n'enfante pas de ces gémeaux-là!...

Reprenant mes sens, un peu... je me suis demandé : « Qui ça, Léo Claretie? »

L'écho intérieur me répondit : « Un conférencier! » en ayant bien soin d'ajouter : « pour dames!... »

Je me suis demandé : « Est-ce que par hasard il écrirait?... »

L'écho intérieur me répondit : « Il a écrit des romans vagues, des livres de voyages très vagues; » en ayant bien soin d'ajouter : « C'est un critique littéraire? »

« Bigre! me suis-je soliloqué, mais c'est l'occasion ou jamais de s'en faire un ami!... »

L'écho intérieur de timidement protester : « Tu lui demanderas s'il a connu Paul Verlaine!... »

Je fus gêné...

Et, ma mémoire aidant, je me livrai à toutes sortes de chronologies, j'établis des comparaisons, je supputai des âges, je me composai des résumés d'histoire littéraire, et, rien, toujours rien en ce qui concernait M. Léo Claretie... Mon écho, une dernière fois, vint à la rescousse : « Tu sais, me souffla-t-il, que c'est un échappé de la métairie de la rue d'Ulm!... »

« Ah! bien, » et tout le vocabulaire coutumier au moyen duquel on traite ces gens-là me passa par l'esprit...

Rue d'Ulm! Paul Verlaine! quelle évocation!... Verlaine haïssait les Normaliens...

Comme ils ne doutent de rien ces pions! comme ils ont tous les toupets ces cuistres! Au lieu de s'adonner à leur Quinte-Curce, à leur Quintilien, ils en arrivent à vouloir commenter, ce qui ne pourra jamais faire partie de leurs psychologies : la poésie!

Et c'est en vertu de ce toupet et de cette impuissance que M. Jules Lemaitre et M. Gaston Deschamps, salirent des colonnes de journal, pour annoncer sur Paul Verlaine! Il y a encore un M. René Doumic, je crois...

Décidément, ça devient une tradition, — après ces messieurs, il ne manquait plus, en effet, que M. Léo Claretie!

Et maintenant, à quand le buste de Verlaine dans le salon d'honneur de l'Ecole normale!... — N'est-ce pas à en pleurer?...

* *

Ahuri, certes, et doublement; attristé profondément, certes, quand je sortis de la Bodinière...

Et toujours une équation se posait, tenace, obsédante, en mon esprit, et l'inconnue était toujours là, irrésolvable. J'avais beau me répéter : Verlaine, Léo Claretie, rue d'Ulm, poésie, en fin de compte je n'aboutissais à rien... Quelle drôle de tarentule avait pu piquer M. Léo Claretie!...

Est-ce que vraiment une conférence sur Verlaine s'imposait, par ces temps d'agitations à outrance!... Ne pouvait-on laisser tranquilles les mânes de ce glorieux pauvre, entré par les Portes d'or dans l'immortalité? Est-ce que Paul Verlaine connut M. Léo Claretie? Se virent-ils même une seule et simple fois? Quel sourire ou quelle gri-

mace eût esquissé Verlaine entendant, par hasard, l'éloge de M. Léo Claretie par l'un d'entre nous...

Or toutes les sottises furent commises et dites ce jeudi-là par M. Léo Claretie.

Il n'était point qualifié pour parler sur Verlaine?

Il n'avait point médité sur ceci, à savoir, que pour étudier un Poète, il faut être poète soi-même!

S'étant armé de documents plutôt idiots et erronés, M. Léo Claretie se permit de fournir une réclame formidable pour la maison Léon Vanier. Au cours de la conférence, le nom de Vanier fut autant de fois prononcé que celui de Verlaine!... Et tout le monde sait que Vanier vis-à-vis de Verlaine... mais passons, jetons un voile sur des malpropétés...

La grande sottise débitée par M. Léo Claretie fut de nous présenter un Verlaine d'une sensualité spéciale; Verlaine, assurait-il, n'aimait pas les femmes; ce qu'il préférait en elles, c'était la bête à plaisir... et à l'appui de cette affirmation odieusement fautive, — laquelle me rappela les insanités écrites jadis au *Figaro* par M. Henry Fouquier, — il daigna nous lire des passages de *Chansons pour Elle!*

Mais, mon cher M. Léo, vous ne savez donc pas que Verlaine écrivit les plus beaux vers de passion pure qui soient en notre langue? — *Amour, Bonheur!* que Verlaine aimait, adora! qu'un grand et noble amour emplit toute sa vie et qu'il le clama, qu'il le pleura, à tous les vents, et que nous, ses fervents, aux soirs d'angoisse, nous nous redisons ces poèmes-là qui contiennent tous les baisers et toutes les larmes! Ah! cet amour de Verlaine, cause première de la déchéance morale (?) de ce bougre de génie! Voyons, voyons M. Léo...

M. Léo Claretie est un homme très bien; ses moustaches le sont aussi! C'est un décoratif qui doit faire succès dans les soirées et les bals de Paris, c'est un gentleman, si j'en crois ma lorgnette! C'est aussi un arriviste, — je le sais — tous les moyens lui sont bons; il se sert des femmes, c'est son droit; mais au moins pour enchanter celles qui applaudissent, il serait nécessaire qu'on leur parlât d'amour avec des arguments d'une haute noblesse, d'une pure beauté; or, justement, ces arguments abondent dans l'œuvre de Verlaine!

Si M. Léo Claretie a voulu mettre en émoi quelques vieux clitoris parsemés dans la salle il a réussi parfaitement, mais je ne l'en louerai point.

Je vous ferai grâce des autres et insipides badineries prononcées par M. Léo Claretie en un langage ne rappelant en rien l'étude des humanités... Que M. L. Claretie sache bien que plusieurs conférences furent faites sur Verlaine, — deux, notamment, — par M. Charles Morice, — un poète! M. Morice, lui-même, prit la peine de nous dire des vers de Verlaine. Ce fut magistralement beau! A la Bodinière nous étions nombreux, et devant la parole admirablement et musicalement émue et ardente de Morice, que M. L. Claretie sache bien que cette même Bodinière s'était transformée en temple, et que tous, nous avions des larmes plein les yeux et des sanglots plein la gorge! Ah! quel bel après-midi d'émotion et d'art, au souvenir inoubliable!... L'année dernière, un délicat écrivain, M. Achille Segard, — toujours en cette même Bo-

dinière, — nous parla encore de Verlaine, et lui, qui avait bien connu notre grand ami, s'acquitta de cette tâche difficile avec une élégance, avec une précision de termes et d'images qui enlevèrent tous les suffrages.

M. Léo Claretie s'efforça de nous apprendre que *Sagesse* était un chef-d'œuvre, et que c'était un livre de conviction, de repentir, de piété, de foi mystique, etc. C'est assez nouveau, n'est-ce pas?...

M. Léo Claretie s'étendit, vous savez, sur le livre ridicule et baroque de Max Nordau : *Dégénérescence*... Vous voyez d'ici le rapprochement : Socrate-Verlaine, ô phrénologie!...

Enfin, finissons-en. Cette séance de la Bodinière fut des plus absurdes! J'en demeure encore écœuré. Pauvre Verlaine! que de crimes on commet en ton nom. Tu es mort, mais si tu savais le nombre d'amis que tu possèdes désormais! Tout le monde te connaît intimement, tout le monde t'a tutoyé, et l'on se sert de ton cadavre, pour frapper aux porte-monnaies de nos belles madames!

N'est-ce donc point pitoyable de voir des individus non qualifiés s'éprendre, sur le tard, de ce grand poète, — eux qui n'auraient rien fait de son vivant, qui ne lui auraient rien donné; eux qui ignoraient jusqu'à son nom, son œuvre!... Désormais, ceux-là, — ne parlant pas au nom de la littérature, croyez-le bien, — spéculant sur je ne sais quel engouement, exploitant une ferveur, — celle de toute la belle et grande jeunesse contemporaine — envers un maître de gloire, devant lequel M. Léo Claretie n'est qu'un cloporte, — pérorant, discourent et rabâchent à tout propos sur ce « Villon des temps modernes!... »

Mais quelqu'un ne viendra donc pas qui fermera une fois pour toutes et à jamais ces... bouches discordantes, intempestives et inconvenantes?...

Eh! parbleu oui, j'ai trouvé mon inconnue... M. Léo Claretie s'est dit : « Verlaine, c'est pour longtemps à la mode; parlons-en, faisons des concessions à la littérature nouvelle, ça fera de l'argent! » — O ironie, Verlaine ne connut jamais l'argent!

C'était donc une affaire que M. Léo Claretie cherchait... une affaire d'argent?... Est-il bien sûr d'en avoir gagné?

Allons, silence, messieurs, sur Paul Verlaine! Verlaine n'a pas besoin de vous! Il est immortel; il nous appartient, — mais nous, nous restons à genoux!...

* *

M. Léo Claretie, qui a oublié de faire rire son auditoire, aurait pu conter l'anecdote suivante : — Récemment, au Conseil municipal de Paris, un poète, M. Adrien Mithouard, se leva, qui, très éloquentement, réclama pour une rue de Paris le nom de Verlaine! Nos édiles ne comprirent pas; M. Adrien Mithouard en fut pour ses frais, et le nom de Verlaine fut remplacé dans l'esprit de ces messieurs, — je vous le donne en mille!... — par celui de... Sellenick!...

* *

A cette même conférence, M. de Max, — toujours très bon ou toujours très mauvais, — nous lut

diverses pièces de Verlaine. Il en abîma quelques-unes, — ô Conservatoire, ô incompréhension des plus beaux murmures de l'âme; — il en réussit quelques autres. M. de Max a une physionomie d'éphèbe, — désormais, — assez inquiétante... Il doit sentir bon toutes les poudres de riz... Et puis, il vous a une façon de se présenter au public en faisant des grimaces, en se contournant, en prenant une attitude de biais, assez réjouissante. On dirait M. de Max atteint de douleurs lombaires... C'est peut-être très savant... après tout. Ah! si sans gestes, sans contorsions, immobile, simplement, d'une voix lointaine, comme en prières, M. de Max nous avait dit Verlaine! Comme c'eût été beau et grand, et quelle merveilleuse conférence, la plus efficace de toutes!...

* * *

L'année va finir; une autre Epoque va commencer... Il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de la poésie française. A ceux qui, comme M. Catulle Mendès, se proposent d'entreprendre des anthologies de poètes lyriques, j'offre ces simples notes...

Les grands maîtres sont morts... *Requiescant in pace*... Certains vieux indépendants, tels M. André Lemoyne, qui sut parfois trouver de bien frais accents, M. Georges Lafenestre, ont brisé leur lyre honnête depuis longtemps... Il y a bien encore M. Jean Aicard qui mourra à l'Académie, M. Louis Ratisbonne, M. François Fabié, M. Clovis Hugues, M. Eugène Manuel, M. E. des Essarts, M. André Theuriot, avec son joli *Chemin des Bois*. Mais comme tout cela est lointain...

Voici un groupe: Maurice Bouchor, Jean Richepin, Raoul Ponchon, Maurice Rollinat. Ils continuent... M. Paul Bourget fit des vers...

Voici les Parnassiens, — Catulle Mendès, Armand Silvestre, José de Hérédia beau-père célèbre, François Coppée, Sully-Prudhomme, les deux plus purs d'entre ceux-là, MM. Léon Dierx et Jean Lahor, et c'est M. Albert Mérat, et c'est encore M. Ernest d'Hervilly, que ses congénères laissent souffrir — dans l'oubli!

M. Anatole France fit des vers... très beaux! M. Paul Déroulède en fait encore, — ils sont horribles!... Nous passerons sur MM. Alexandre Parodi et Henri de Bornier.

Voici la Queue du Parnasse: Émile Blémont, Frémère, Gineste, Pâté, de Raimès, Millien, Prarond, Marc, Ogier d'Ivry... Ceux-là, qui suivent, sont d'un tempérament autrement sincère, ce sont de beaux artistes! MM. Gabriel Vicaire, Jean Lorrain, Laurent Tailhade, Haraucourt, Dorchain...

Nous passerons sur Jean Rameau et Grandmougin, si vous voulez bien...

Enfin, voulez-vous me dire quels chefs-d'œuvre ils ont commis depuis quelques années, ces grands esprits, dont la plupart évoluent dans tous les journaux... Vous me direz, les *Lèvres closes*, les *Trophées*, *Philomèle*, les *Intimités*, les *Solitudes*, le *Chemin des Bois*, la *Mer*, la *Gloire du Souvenir*, les *Jardins du Rêve*, l'*Heure enchantée*, la *Jeunesse pensive*, etc...

Où, mais tout cela date d'hier!... et encore, chef-d'œuvre est un mot exagéré!... Ces messieurs re-

prochent à la jeunesse de n'avoir rien fait... C'est plutôt amusant...

* * *

Enfin, voici la cohorte de ceux qui nous intéressent davantage. Je ne vous répéterai point, à ce sujet, tout ce qui a été superbement dit dans toutes les Revues. — La fin du Parnasse, l'Histoire du Symbolisme, les Décadents, l'école de M. René Ghil, l'école Romane, le Naturisme, etc...

Or sachez bien qu'en 1885, une pléiade de jeunes hommes, fiers et indépendants, fondant par-ci, par-là, des feuilles qui n'eurent qu'une durée éphémère, voulant réagir contre tout ce qui était forme pure, firent intervenir le rêve dans le cri de leurs cœurs et de leurs âmes... La plupart n'avaient pas le sou, beaucoup moururent; d'autres, qui préféraient subir toutes les souffrances plutôt que de se soumettre à toutes les bassesses, n'en continuèrent pas moins à travailler noblement et à dire leur amour de la Beauté! Ah! qui dira donc le désintéressement de ces jeunes hommes, le sublime spectacle de ces poètes purs, luttant, bataillant, affrontant toutes les attaques, — ô qu'elles furent odieuses!... mais toujours debout, et qui, pour employer la belle expression de Stuart Merrill, créaient des journaux, eux, n'ayant pas de quoi manger!...

Néanmoins, des feuilles résistèrent victorieusement imposant au public des noms à l'abri de toutes les malhonnêtetés: *La Plume*, le *Mercure de France*, la *Revue Blanche*, l'*Ermitage*, la *Vogue*, etc. Elles donnèrent et donnent encore le signal d'un mouvement formidable qui va s'accroissant, qui va se répercutant jusqu'au fond de nos Provinces. Un mouvement social, parallèle au mouvement littéraire, s'est annoncé. Quelle magnifique Aurore sur le siècle qui va commencer, quelle renaissance admirable. Mais où sont-ils donc ceux-là, qui nous parlaient des Décadents!

Un ban, un triple ban, pour tous ces jeunes hommes, pour tous ces braves qui — pleurant toujours Verlaine et Mallarmé — ont conduit la Poésie vers une voie splendide, que l'on avait ignorée! Bravo, à ces briseurs de lois, de règles stupides; ils ont enlevé toutes les digues, et l'harmonie merveilleusement sonore s'est épanchée partout, souveraine, définitive!...

D'aucuns se sont servis de symboles, ils se sont embarqués sur des chimères mystérieuses; d'autres regardant la Nature avec émotion, et ils disent la joie des choses, la beauté des printemps, la langue des automnes, la palpitation ardente de la terre!...

Faisons une corbeille fleurie avec tous ces noms que demain prendra pour s'en faire une magnifique guirlande!...

Critiques littéraires, à vos pièces!

C'est Charles Morice, tout d'abord, un de ceux qui commandèrent le branle-bas, et que l'on voudrait oublier aujourd'hui... Attendez un peu son *Rêve de vivre*! vous jugerez un peu, mes amis...

C'est Jean Moréas, symboliste hier, roman aujourd'hui, mais par-dessus tout, poète classique; homme admirable à qui nous devons tous les respects et que nous fêterons demain!...

C'est *Gustave Kahn*, un des inventeurs du vers libre, l'auteur de ce merveilleux *Livre d'images*, un des plus hardis champions de l'idée nouvelle... Il fonda la *Vogue*, et celle-ci s'en est revenue de par le monde, plus vivace que jamais...

C'est *Francis Villé Griffin*, le poète de la Joie, le beau lyrique de la *Chevauchée d'Yldis*!

C'est *Émile Verhaeren*, un grand romantique, un grand visionnaire dont les vers ont des douceurs exquises et des clameurs terribles!...

C'est *Adolphe Retté*, mais celui-là, je l'aime trop pour que je vous en parle davantage. Les lecteurs de la *Plume* le connaissent mieux que moi...

C'est *Henri de Régnier*, un triste, un mélancolique à la voix pure et belle.

C'est *Stuart Merrill*, poète que nous aimons de tout notre cœur. *Stuart Merrill*, est le poète de cette génération qui accomplit le mieux le vers régulier... Les *Quatre Saisons*, en vers libres, cette fois, seront un chef-d'œuvre!

C'est *Pierre Quillard*, une âme brave, un cœur loyal.

C'est *Paul Roinard*, celui pour lequel tout le monde fut cruel, et qui non seulement est l'homme de toutes les fiertés, mais le poète superbe de la *Mort du Rêve*. Nous parlerons de ce volume, fruit de dix années de travail, prochainement; la *Mort du Rêve* va paraître.

Des noms encore, vous en voulez? *Ferdinand Herold*, *André Fontainas*, *Dauphin Meunier*, *Émile Michelet*, *Jean Carrière*.

Voulez-vous pleurer? voulez-vous aimer, celui qui chantera le mieux en votre âme, celui qui versera sur vos souffrances toutes les douceurs et toutes les musiques, lisez *Albert Samain*!

MM. *Maurice Materlinck*, *Pierre Louys*, *Camille Maclair*, *André Gide* firent des vers... MM. *Adrien Remacle*, *Edouard Dujardin*, *Jules Bots*, *Gabriel Mourey*, *Mathias Morhardt* firent des vers...

Ah! qu'il faut aimer encore ceux-ci, qui viennent tout droit de Paul Verlaine: MM. *Albert Saint-Paul*, un ciseleur; *Victor Marguerite*, le plus exquis des hommes, le plus doux des poètes; *Alfred Mortier*, qui ne fait plus que du théâtre, désormais. Et puis encore, *Henri Barbusse*, *Fernand Gregh*, *André Rivoire*, *Gabriel Trarieux*, *Henri Battaille*... et MM. *Séverin*, *Elskamp*, *Gérard*, *Ruijters*.

Un jeune poète à la voix magnifique, haute et claire, *Emmanuel Signoret*; un autre poète parfois absurde, parfois délicieux, *Francis Jammes*; un grand lyrique, *Raymond de la Tailhède*... Des noms, des noms! mais ils pleuvent! *Louis Dumur*, *Ernest Raynaud*, *Maurice du Plessys*; *Yvanhoë Rambosson*, mon bon frère d'armes; *Tristan Klingsor*, qui chante délicieusement, *Edmond Pilon*, *Paul Souchon*, *Georges Pioch*, *Henri Ghéon*, *Edouard Ducoté*, *Charles Guérin*, *Charles-Henry Hirsch*.

Et celui-ci, un pur poète, à la voix triste et grave... *Paul-Redonnel*, qui va nous offrir ses *Odes aux Broussailles*!

Et ceux d'une génération plus récente: MM. *Saint-Georges de Bouhetier*, *Maurice Le Blond*, *Joachim Gasquet*, *Jean Viollis*, *Maurice* et *André Magré*, *Edmond Jaloux*, *Charles Velly*, *Jules Nadi*,

Frédéric Saisset, *Lafargue*, *Delbousquet*, *Louis Payen*, *Paul-Louis Garnier*, *Michel Abadie*, *Albert Cuvelier*, etc.

Quelle efflorescence, messeigneurs! Quelle beauté! Que de joies et de gloires pour demain! Saluons-les comme il convient, et que toutes les étoiles du ciel, ces anges gardiennes, épandent sur leurs jeunesse et leurs ferveurs toutes clartés embellies!...

En passant, laissons un souvenir à ceux qui ne sont plus: à *Rimbaud*, à *Laforque*, à *Tristan Corbière*, à *Mikhaël*, à *Tellier*, à *Dubus*, à *Aurier*... N'oublions point *Louis le Cardonnell*!

Il en est un, plus modeste, dont je voudrais dire le grand effort et la voix belle aussi, *Louis Lumet*, fondateur du *Théâtre Civique*, qui, tout enfiévré d'ardeur pour la bataille sociale, s'est jeté résolument dans la mêlée! Aidons-le, encourageons-le! Il a écrit sur le *Drame* des lignes empreintes du plus magnifique enthousiasme. A son nom, je joins celui d'un autre écrivain, mon cher condisciple et ami, *Lucien Besnard*, directeur de la *Revue d'Art Dramatique*...

De grands prosateurs qui sont aussi de grands artistes, vont rayonner sur l'Epoque nouvelle... Nous en reparlerons un jour... *Paul Adam*, *Elemer Bourges*, *Marcel Schwob*, *Francis Poictevin*, *Saint-Pol Roux*, *Remy de Gourmont*, *Camille de Sainte-Croix*, *M. Pottecher*. Des romanciers: *Hugues Rebelle*, *René Boylesve*, *Nonce Casanova*, *Edouard Estaunié*, *Samuel Cornut*, *Eugène Morel*, *Robert Scheffer*, etc. Des critiques: *Charles Maurras*, *Henri Bordeaux*, etc.

La Poésie française n'est pas morte encore! Vive la Poésie!

Pendant que j'écris, une lettre tombe de ma poche. C'est une lettre d'amour, datée de Saint-Benoît par Ligugé (Vienne). Ligugé est ce village où s'est terré Huysmans. Une brave jeune paysanne écrit à son bon ami, soldat à Paris. Et je lis ceci: « Viens vite, viens au jour de l'an, pour que je puisse t'embrasser sur tes deux joues militaires (!!!), viens vite pour que je puisse te biser une bonne pêtée!... »

Comme c'est demain le 1^{er} janvier, comme tout le monde va s'embrasser, et que M. Casanova a écrit le *Baiser* (un beau livre!...), aux amis, aux lecteurs de la *Plume*, je dirai la même chose, en leur souhaitant tous les bonheurs et toutes les prospérités: « Laissez-moi vous biser une bonne pêtée! »

HENRY DEGRON.

Garches, 31 décembre.

Prochaines chroniques: MM. *Nonce Casanova*, *Remy de Gourmont*, *Paul Souchon*, *Eugène Morel*, *Du vers libre*, MM. *Ernest Tissot*, *Camille Lemonnier*, *Paul Adam*, *Léon Rictor*; *Du Paysage en littérature*.



IMPRESSIONS

MAURICE DONNAY vient de publier en librairie : *Le Torrent*. Voici, sur cette œuvre, l'impression d'une femme qui ne pense pas comme ses consœurs de la *Fronde*. Le fait est assez intéressant pour que nous n'hésitions pas à donner l'hospitalité de la *Plume* à la signataire de l'article qui suit :

« On connaît la thèse : « Le droit de la Femme à l'Amour et à la Génération. »

— Julien Versannes, un Parisien fétard, vient s'établir dans ses terres du Midi, et là, au sein de la grande Nature, sent s'éveiller en lui tous les forts sentiments de son être.

Marié à une Parisienne très « fin de siècle », flirtieuse et coquette, résultat de l'éducation « dernier cri » du jour ; il ne tarde pas à se rendre compte qu'un abîme se creuse entre lui et sa femme.

Or, pendant que celle-ci allume et se fiche de ses flirts (un célibataire maniaque et un gentilhomme campagnard très fat), cela tout en restant fidèle par peur de se décoiffer et par crainte de compromettre la finesse de sa taille en une maternité douloureuse, Julien s'prend de sa voisine, la belle et vertueuse Valentine Lambert, déjà mère de deux charmants enfants.

Valentine a fait, neuf ans auparavant, le mariage de raison. Camille Lambert, riche industriel, était un des beaux partis de la contrée ; la dot de Valentine a servi à acheter la fabrique de papier des parents de Lambert.

En vain, l'âme aimante et délicate de la jeune fille s'est alarmée devant cette union. « Mais je ne l'aime pas », disait-elle à son père. Alors avec un de ces mensonges qui perpétue le malheur des femmes, la mère répondit : « Moi non plus je n'aimais pas ton père quand je l'ai épousé : cela ne m'empêche pas d'avoir été heureuse. » Et avec amertume, en rappelant ces souvenirs, Valentine ajoute : — De cela, elle a menti ! menti ! Je le sais maintenant. — On nous berce avec des mots : l'Amour viendra, dit-on, après le mariage. — Et puis il y a l'habitude. — Que sais-je ! — Et on nous jette dans les bras d'un homme, sans respect pour les pudeurs de la vierge dont la chair se révoltera devant la révélation des brutalités du mariage.

Lambert, ainsi que le définit le fin psychologue qu'est Morins, est un « bourgeois ». Il s'est marié pour avoir des enfants, pour fonder une famille. — Il parle éloquemment de la dépopulation (à laquelle il travaille au reste le tout premier) ; de la Patrie, etc. — Tout cela dit de « tête » et non de « cœur ». Et se fiche de la maîtresse morte à l'hôpital en mettant au monde un enfant à lui, Lambert. Aussi, lorsque dans la grande scène où tout s'explique, Valentine lui apprend que c'est elle qui a fait élever cet enfant : « Que me parlez-vous de ce bâtard ! » s'écrie-t-il. — Homme, il a eu droit à l'amour quand bon lui a plu : sa maîtresse délaissée, morte dans la misère, qu'importe !...

Qu'importe ! elle n'était pas sa femme de par l'officielle formule de Monsieur le Maire !

Mais Valentine est sa femme, sa chose, son bien. S'il ne s'en « sert pas », si depuis deux ans, parce tel est son bon plaisir, il est pour elle un étranger, il aura toute la fureur d'un amant jaloux, toutes les colères d'un propriétaire volé, en apprenant de Valentine qu'un homme a passé, un homme dont elle est aimée et qu'elle aime. — Et il faut entendre toute l'intensité de vie que l'actrice donne à ces mots ! Il semble que la Muse qui hantait Donnay pendant l'élaboration de son œuvre se soit incarnée en elle.

Pour Lambert, le mariage est une simple association : l'amour n'a que faire. Hors du mariage, pour la femme, l'amour est un crime, elle n'y a pas droit. — Avec la même brutalité qu'il a jeté à la rue la domestique enceinte des œuvres d'un de ses ouvriers (pour lequel il n'a pas un reproche), il chassera celle qui depuis neuf ans fut une exquise compagne, puis une mère admirable.

Oh ! ce n'est pas sans lutte cependant que Valentine, élevée au fond de la province, en les principes d'une honnêteté rigide et catholique croyante s'est donnée à l'homme aimé. Mais quand l'heure est venue où le vertige des sens parla plus haut que toutes les conventions sociales, elle s'est donnée sans calcul, tout entière, sans penser un instant à cette « tricherie d'amour » dont parlait il y a quelques mois, dans *La Fronde*, Marcel Tinayre. En elle revit la femme, l'amante d'autrefois ne rappelant en rien cette détraquée qui est le résultat d'une éducation faussée, d'une société corrompue, basée sur l'hypocrisie et le mensonge ; société dans laquelle la femme n'est qu'un instrument pour les intérêts de l'homme, un jouet pour les besoins et les divertissements du mâle.

Valentine a grandi parmi le luxe, c'est vrai, mais aussi parmi la nature.

Elle est mère, mère avant tout. Elle le dit à Julien qui s'étonne que l'enfant dont elle est enceinte, l'enfant de leur amour ne lui tienne pas plus au cœur que ceux qu'elle eut de l'homme qu'elle n'aimait pas.

Et pour ces deux enfants elle renoncera à Julien Versannes : grandie encore par le martyre de son âme et sans ressentir aucune crainte, elle le dira à celui qui fut son mari — Elle aura des accents déchirants pour réclamer le droit de rester près de ses enfants, d'entourer leur jeunesse de ses soins, de son amour. — Vous ne pouvez me ravir mes enfants ! Vous le savez, je fus toujours bonne mère. Oh ! je ne m'en vante pas, c'est mon devoir, il me fut doux. — Mes enfants, sont à moi. — La loi, dites-vous, vous les donnera : mais ces enfants, je les ai portés dans la souffrance, je les ai mis au monde dans la douleur, et quand la maladie menaçait de me les ravir, j'ai passé des nuits d'agonie au-dessus de leurs berceaux : à vous, ils n'ont coûté que quelques instants de plaisir !...

... Elle est comme folle, Valentine Lambert : le prêtre qui a béni son mariage, qui instruit ses enfants, qui, avant sa liaison avec Versannes, la vénérât à l'égal d'une sainte, vient, au nom d'une religion d'amour, fausement interprétée, lui ordonner, pour l'expiation, de fouler au pied son orgueil et de reprendre la vie commune avec son mari. Pour cela, il lui faudrait jouer une infâme comédie afin de renouer les relations matrimoniales, puisque depuis deux ans elle est complètement délaissée par Lambert. Et Valentine hait le mensonge ; les efforts qu'elle fait dans le but de voiler son amour la tue. Pour dissimuler une faute elle ne commettra pas un crime ; et cela en serait un que de retourner à Lambert afin de lui faire croire que l'enfant est de lui. A cette pensée, toutes ses pudeurs de femme se révoltent : se donner à l'homme qu'elle n'aime pas, en aimant un autre. Jamais ! Elle ne se prostituera pas ! « Non, monsieur le Curé, s'écrie-t-elle, non ! la Religion ne veut pas cela ! »

Le pauvre prêtre, une âme simple, est épouvanté du scandale qui plane sur ce petit coin de terre dont il a la garde, cette contrée naguère embaumée des vertus de Valentine.

Il prie :

Mais, hélas ! il ne peut conjurer le malheur et Valentine, chassée par son mari, loin de ses enfants, se trouvant à un carrefour de la vie qui lui semble et est sans issue, s'évade dans l'au-delà par le suicide.

Et ce suicide dans l'œuvre de Donnay n'est pas un incident banal. Valentine avait l'âme trop pure pour ne pas respecter « la vie » en elle et dans les autres. Cette fin a donc une toute particulière intensité poignante ; ce n'est pas le banal dénouement d'un banal adultère. C'est la conséquence terrible, atroce, d'un ensemble de conventions fausses, de la Nature foulée au pied, d'une Religion grande et pure rapetissée par l'homme.

Valentine Lambert a manqué au serment qu'en l'ignorance de son cœur et de sa chair elle a prêté au pied des autels ; le prêtre ne peut l'en délier, il le lui dit tout en souffrant en la bonté de son âme, d'assister à une telle souffrance...

Après le départ de Valentine, il est un incident poignant en sa simplicité : Le petit Pierre, élevé en la croyance chrétienne entre sa mère et l'abbé, lorsqu'après

la scène déchirante des adieux, voit sortir en chancelant sa « mère chérie », jure à sa sœur que dorénavant il n'écouterait plus personne, si ce n'est l'abbé : puisque son maman est partie, il n'apprendra plus ses leçons, ne sera plus ses devoirs, n'obéira plus jamais, il désobéira toujours, toujours ! Et avant d'étendre la main, l'enfant se signe.

À la même heure, emportée par le torrent, la mère est frappée par la mort. Et Julien Versannes, son « âme sœur », attend, en une attente qui sera éternelle ici-bas, que sa Valentine vienne le rejoindre.

Ah ! cette théorie des « âmes-sœurs » qui fait naître des sourires lorsqu'au cours de la pièce une allusion y est faite ! Elle existe cependant. Et le jour où l'homme privilégié rencontre la femme dont l'âme vibre à l'unisson de la sienne, ce jour-là seulement, il naît intellectuellement. — (Comme la femme au reste.) — Alors son esprit prend une force nouvelle et progresse, il devient meilleur : l'amour, l'amour véritable élève, ennoblit.

Malheureusement, il est des aveugles qui passent à côté du bonheur ; il est des impatients qui ne savent attendre sa venue.

L'homme est tout par la femme, comme la femme est tout par l'homme ; en dégradant la femme, en diminuant sa valeur morale et intellectuelle, l'homme travaille à se diminuer lui-même.

Les Charlotte Versannes sont l'œuvre de l'homme. Qu'il tremble devant l'avenir vicié qu'il se réserve.

En un jour d'aberration il n'a voulu voir de la femme que sa jeunesse. Il a oublié qu'elle a une âme, que comme lui elle est un être libre et pensant. Il a voulu s'amuser et se distraire. Et quand le réveil est venu, il s'est trouvé en face d'un être moribond, incapable d'être amante et mère ; ce fut ce qu'il advint à Julien Versannes : il courait les lieux réputés chics, il était « très répandu », pour employer l'expression consacrée. Un mannequin élégant, sans cervelle et sans cœur, qu'il prit pour une femme, le charma, il l'épousa, cela par vanité d'homme, heureux de patronner dans les fêtes cette belle poupée !...

La n'est pas la vie, la vie saine et vraie. Aussi, quand Versannes se trouva en face de cet être supérieur qu'était Valentine, ses yeux s'ouvrirent, il aimait.

Son âme était en harmonie avec celle de l'amante. Il connut le bonheur. Mais le destin implacable, fils de nos institutions sociales, ne permit pas que ces deux âmes-sœurs vivent confondues l'une dans l'autre, marchant unies vers l'éternelle perfection.

Il est à regretter que plusieurs de nos consœurs de la Presse aient méconnu l'œuvre de Donnay. Femmes, elles auraient dû savoir gré au Maître d'oïser dire « les souffrances de la Femme ». Elles n'ont vu que l'éternel et banal adultère, se sont arrêtées aux petits côtés, aux côtés accessoires de la pièce, elles n'ont pas senti le « vécu » et les audaces de l'œuvre.

Mais plus d'une de nos belles mondaines, en voyant sur la scène se dérouler le drame, immobiles et muettes au fond de leur loge, l'âme agitée d'un grand émoi, pleuraient sur leurs vies sacrifiées. — Il faut si bon pleurer quelquefois quand il faut si souvent sourire ! — Oh ! ces sourires des femmes du monde, de celles qui ont encore un cœur et une intelligence saine ! si les hommes savaient ce que souvent ces sourires cachent de souffrances, de déceptions, d'amère ironie !...

Mais ne nous jetons pas en une dissertation étrangère au sujet. Revenons au *Torrent*, et, partant, à Maurice Donnay.

Le Maître, d'une main sûre, fouille les plaies. Il nous dit : le mal vient de là. Voyez ! Il nous force à penser, à examiner nos maux. D'une façon positive il ne renverse rien, ne jette rien à terre. Il expose une situation poignante, vraie ; mais des deux conseils de la pièce ni l'abbé Bloquin, ni Morin l'intime de Versannes, ne donne la solution du palpitant problème. Devant les maux résultants de l'organisation sociale, l'âme bouleversée de leur impuissance, les deux hommes se regar-

dent et ils pleurent... C'est l'instant où les domestiques s'avancent, portant la civière sur laquelle est couché le corps de la jeune mère. Le prêtre tombe à genoux. Pour Morin, le littérateur, il ne s'agit plus d'un de ses romans, il se trouve en face de la vie : il courbe la tête et il pense.

Il paraît que certains trouvent la thèse de Maurice Donnay curieuse !

Curieuse, simplement curieuse, cette question ? Et penser qu'il s'agit des souffrances de toute une partie de l'humanité, des angoisses intimes de la femme !

DIANE-GABRIELLE RONY.

BIBLIOGRAPHIE

Le génie de MAURICE LÉON est révélé, entier et magnifique, dans le *Livre du Petit Gendeletré* que publie la Librairie PAUL OLLENDORFF. C'est l'âme d'un jeune homme qui expie, par la plus cruelle tragédie, le désir de se connaître toute, avec toutes ses ambitions et tous ses motifs, et toutes ses causes, et tous ses buts. Chacun lira cette admirable étude avec le sens d'entrevoir, vivant et acharné, le mal du temps, l'orgueil de l'esprit, le type de l'homme qui veut reconnaître sa divinité originelle.

Poésies : *En mémoire d'un enfant*, par Émile Blémont (Lemerre, 82 p.). — *Autre Guiltare*, par Valentin Mandelstamm (Ollendorff, 274 p. 3 fr. 50).

Romans : *Le Char de l'Etat*, par Abel Hermant (Ollendorff, 337 p. 3 fr. 50). — *Qui perd gagne*, par Alfred Capus (Ollendorff, 337 p. 3 fr. 50). — *A l'Aube*, par Jean Reibrach (Ollendorff, 326 p. 3 fr. 50). — *Les Boers*, par Eugène Morel (Mercure de France, 203 p. 2 fr.). — *La Gibasse*, par Jean Richepin (Charpentier, 352 p. 3 fr. 50). — *L'Espionne Impériale*, par Hugues Rebelle (Borel, 377 p. 3 fr. 50). — *Le Bon Amour*, par Camille Lemonnier (Ollendorff, 177 p. 2 fr.). — *Au Cœur Frais de la Forêt*, par Camille Lemonnier (Ollendorff, 314 p. 3 fr. 50). — *Poupée Japonaise*, par Félicien Champsaur (Charpentier, 401 p. 3 fr. 50). — *Livre du Petit Gendeletré*, par Maurice Léon (Ollendorff, 305 p. 3 fr. 50).

Divers : *La Colle aux Quintes*, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été (Empis, 264 p. 3 fr. 50). — *Les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine*, par Ernest Tissot (Perrin, 402 p. 3 fr. 50). — *L'Anarchie, son But, ses Moyens*, par Jean Grave (324 p. 3 fr. 50). — *Le Pur Esprit ou le Mentalisme absolu et Relatif*, par Victor Mauroy (Bibliothèque Artistique et Littéraire, tome III, 659 p. 10 fr.). — *Histoire de la Responsabilité criminelle des Ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours*, par Louis Ferstel (Éditions d'art, 221 p. 2 fr. 50). — *Humain, trop Humain*, par Frédéric Nietzsche, traduit par A. M. Desrousseau (Mercure de France, 484 p. 3 fr. 50).

Collection A. B. — *Étude et Description d'objets ayant appartenu à Marie-Antoinette, Louis XVI, à la Dauphine Marie-Thérèse de France et au Dauphin*, suivie d'une Notice sur le Conventionnel Courtois ; de Lettres inédites de M. L'abbé Barthélémy et de Madame la Duchesse de Choiseul (Bernard, 79 p.).



A PROPOS DU

TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE

Un concert de louanges, probablement unanime, vient de saluer au moment de son érection sur la place de la Nation le groupe gigantesque de M. Dalou : le *Triomphe de la République*. Par sa légitime célébrité, par la difficulté de l'œuvre et le long travail qu'elle exigeait, par la sincérité même du sentiment qui l'inspira, le sculpteur méritait assurément de tels éloges, et l'on conçoit qu'ils ne lui aient pas été marchandés. Mais si l'on abandonne ces considérations extrinsèques, ne doit-on voir dans le bronze nouveau qu'un effort important, ou faut-il le considérer comme un chef-d'œuvre ? présente-t-il un intérêt actuel ou fixe-t-il réellement pour la postérité les aspirations les plus hautes de notre race et de notre temps ?

Si difficile que cela soit de prendre nettement parti devant de telles questions, et si justement établie que paraît la réputation de M. Dalou, nous n'hésiterions pas cependant à répondre à ce double postulat dans le sens le moins favorable à la gloire de l'auteur et de l'art contemporain. N'est-ce même pas un devoir de le faire en toute sincérité, parce que le nouveau monument pose, sous un jour particulièrement net, la question, primordiale désormais, du modernisme dans l'art ?

En présence du *Triomphe de la République*, l'observateur le moins expérimenté s'aperçoit immédiatement que le premier souci du sculpteur fut de se montrer moderne. La figure de la République et les personnages qui l'entourent sont de notre temps et prétendent, par leur costume, — ceux du moins qui en ont, — par leurs types, par leurs attitudes, représenter un homme, des femmes et des enfants du peuple.

Mais immédiatement aussi, pour peu que l'on sache regarder les œuvres d'art, on éprouve un vif étonnement devant l'étrange contraste de ces humbles qui viennent de quitter la rue pour monter sur le piédestal, et de la lourde ornementation qui les encadre. Comment imaginer quelque chose de plus désolant, dans sa complication poncive, que ce char avec ses tentures à franges, ses guirlandes traînantes et ses feuillages d'acanthé contournés en chapiteau corinthien ? A quoi rime tout ce fatras classique, les roues compliquées, la boule sur laquelle la figure principale se tient en équilibre et qui rappelle les pires bondieuseries, sans pouvoir même prétendre au symbole, l'esprit républicain ne triomphant pas encore sur le globe tout entier ? Que signifie ce faisceau, ressouvenir usé de la puissance consulaire, entre les mains de la déesse nouvelle ? Que représente la main de justice dans les bras de cette femme, si bizarrement accouturée qu'une mère de famille la montrait à son enfant, devant nous, en lui disant, non sans justesse : « Tiens, bébé, regarde la grosse madame ! »

Il n'y aurait d'ailleurs que demi-mal si ce mélange de faux luxe et de simplicité démocratique ne fusionnait déplorablement, de telle sorte que les accessoires prennent tous : chars, tapis et vêtements, des allures d'oripeaux de cavalcade, et que les personnages, — sauf le forgeron, — perdent cette noble simplicité qui seule peut faire la grandeur des milieux où les prit le sculpteur, et n'offrent que l'aspect déguisé de pauvres prétendant copier les bourgeois, d'une blanchisseuse jouant à la reine avec des gestes convenus. Ici nous nous trouvons, en somme, devant un monument populacière et non point devant l'apothéose du peuple, qu'on pouvait attendre d'un artiste sorti de ses rangs et croyant avec ardeur à la grandeur des destinées et des forces démocratiques. Ce groupe fut conçu, voici près de vingt ans, et l'on s'en aperçoit. Vers 1881, lors de la célébration des premiers quatorze juillet, quand la foule devenue souveraine s'enorgueillit, avec une ostentation si exclusive, de son pouvoir nouveau, ce monument eût à ravir exprimé la grandiloquence révolutionnaire et le faste au rabais des nouveaux maîtres de la France. L'art, volontairement

terre à terre et la pauvreté parée qui s'y affichent auraient justement incarné l'âme de cet âge, fraternelle avec méfiance, et tyranniquement libertaire. Mais tout change si vite que notre démocratie contemporaine, moins fruste et moins violente, — probablement parce qu'elle se sent plus forte, — n'éprouve plus désormais un aussi impérieux besoin de célébrer la victoire des petits dans les crépines d'or, aux senteurs des lampions, et tend vers la beauté propre, plus réelle, d'une société modeste et laborieuse d'où l'ouvrier en bourgeois ne prétendrait plus, comme le fait M. Dalou, exclure le penseur et le savant, sous prétexte qu'ils portent une jaquette.

Nous sommes, d'ailleurs, bien loin de croire que le peuple ne saurait inspirer de grandes œuvres. Nous pensons, au contraire, que tout art qui ne sort pas de lui, qui ne reste pas en communication avec lui, qui ne s'adresse pas à lui, demeure stérile et caduc. Si l'on veut trouver encore un peu de beauté chez des Parisiennes, c'est au Marais qu'il faut aller la chercher, à midi, quand les jeunes ouvrières, vêtues de leurs longs sarreaux, se répandent dans les rues pour aller déjeuner. Et nous nous souvenons avoir vu dans une ville industrielle, voici quelques années, une cavalcade où les plus beaux ouvriers d'une usine métallurgique montaient quelques chars dans leurs costumes et leurs attitudes de travail. Le spectacle fut grandiose ; mais ces travailleurs avaient eu le bon sens de ne décorer leur piédestal d'aucune tenture, d'aucun emblème, et d'emprunter uniquement à leurs muscles vigoureux, à leurs honnêtes et mâles figures, tout l'intérêt de l'exhibition.

D'autre part, allez au Louvre, et regardez l'admirable toile où Delacroix, pour perpétuer le souvenir de 1830, a peint la *Liberté* guidant le peuple sur les barricades. C'est une allégorie aussi, mais en pleine vie réelle, sans fatras, sans reminiscences mythologiques, sans nul guindage de tableau vivant. Et quelle noblesse pourtant se dégage de cette femme du peuple si jeune, si pleine d'enthousiasme, modelée d'une brosse extraordinairement réaliste ! Quel feu de passion dans les yeux de ces hommes, les uns débraillés, ornés de leur seule misère, les autres sortant de la bourgeoisie et coiffés, sans que nul ridicule s'en dégage, de chapeaux hauts de forme. Là, le grand coloriste, — si bien honoré par M. Dalou lui-même, dans son monument du Luxembourg, — sut rendre le cœur du vrai peuple, la grande âme collective, fière et fougueuse, consciente de sa dignité propre. Et sans remonter si loin, ne voyons-nous pas, de nos jours, M. Constantin Meunier, avec des débardeurs, des puddleurs, de simples laborieux usés par les saisons et courbés vers la glèbe, tirer tout un monde de beautés plastiques ou d'émotions sentimentales du jeu de ces corps embellis par les travaux fortifiants ou brisés par les épuisantes besognes ?

Au contraire, l'auteur du *Triomphe de la République*, transigeant avec le modernisme intégral, n'a, dans son bronze colossal, réalisé que le portrait des tyrans nouveaux, aspirant à s'embourgeoiser à leur tour, aussi oppresseurs que les rois dont ils demandent la mort, et déjà pressés de s'attifer comme eux.

Peut-être n'est-ce pas tout à fait de sa faute s'il n'a rempli sa tâche que d'une manière si peu complète, et faut-il en accuser l'absence de traditions nouvelles, et la force des habitudes surannées dont souffre encore tout l'art moderne ? Nous tâtonnons constamment pour tâcher de trouver du neuf, et n'avons point, pour nous guider, l'exemple de devanciers ayant accompli déjà de fructueuses éliminations. Par une bizarrerie peut-être unique dans l'histoire du monde, les Européens, depuis le XVII^e siècle, croyaient que les grandes œuvres ne sauraient se concevoir avec des figures et des costumes actuels, et voici quelques années à peine que nous tentons de pareils essais. L'exemple de M. Dalou, mettant des académies et des toilettes là où des vêtements de chaque jour et de simples robes eussent seuls convenu, prouve que peu d'artistes osent se montrer audacieux avec la franchise totale qui seule les sauverait. Du reste,

li faut reconnaître qu'il a rendu la vie, dans ce groupe, avec une intensité magistrale. A cet égard, on ne saurait trop admirer la jeune femme qui répand des fleurs derrière le char, une faubourienne de nos jours, souriante et merveilleusement expressive, mais qui appartient encore à la petite bourgeoisie radicale, et dont l'entière nudité surprend et constitue une concession de plus aux conventions mythologiques. Nous n'avons pas ici, d'ailleurs, à étudier le monument sous le rapport technique et décoratif, qui donnerait encore lieu à bien des réserves, nous voulions simplement dire qu'il nous paraît déjà « dater » et ne constitue pas un type permanent d'art populaire et contemporain, mais un hybride échantillon d'art sectaire et endimanché.

JEAN DUDINE.

PROVINCIALISME



SILHOUETTES D'OCCITANS : V. JOHANNÈS PLANTADIS

Johannès Plantadis est un Limousin et un doctrinaire limousin.

Je crois fortement à la symbolique des noms. Les noms préforment et prédestinent. Ces deux vocables unis, Johannès Plantadis, ne sauraient être indifférents. Ils ont une saveur de terroir, quelque chose de robuste et de sain : leur ensemble est solide et très propre à entrer dans la mesure d'un vers. Et ils évoquent, ample, l'image d'une ténacité « racinée ». Je puis dire que ce symbolisme n'est pas trompeur.

° ° °

Ceux qui ont suivi, dès son début, cette série d'articles, savent qu'il y a, en France, un mouvement provincialiste. Mais ils ignorent peut-être qu'il y a des hommes pour qui ce mouvement est tout, et qui en font comme une forme générale où ils forcent à entrer leur conception de la beauté et

de la vie, leur morale et leur patriotisme. Cette préoccupation unique et hypnotisante paraît assez naïve à de bons esprits qui se passionnent volontiers pour un cheval ou contre une actrice. Cependant une telle aberration existe, — si curieuse, n'est-ce pas ? — il est des provincialistes purs, je veux dire qui sont seulement provincialistes. Et le cas se présente très typique chez Johannès Plantadis.

° ° °

Le provincialisme de Plantadis est, d'abord, parfaitement exclusif. Dès l'âge où, sur les bancs du collège, il correspondait avec la société astronomique de France, Plantadis avait, j'imagine, l'idée, encore obscure peut-être, aujourd'hui éclaircie par un optimiste labeur, de la province-entité, de la vie provinciale, créatrice d'originalité et d'énergie.

Sous les départements, vaine précaution jacobine, il sent et reconstitue, d'un effort, l'ancienne province. Et l'histoire, l'art, la littérature, lui paraissent à étudier, parce que les Limousins y ont joué un rôle et tenu une place, suivant leur tempérament ancestral. Cela est fort et touche au système. Ainsi, sera bon ce qui étaye la notion de province et mauvais ce qui la sape ; et voilà un critère trouvé dans l'anarchie de ce temps. Je ne vous apprendrai rien en écrivant que Johannès Plantadis est autoritaire et sait contredire.

Mais, de même que son provincialisme le fait archiste, si je puis ainsi parler, tenace et fidèle, ami loyal et ennemi assidu, il lui inspire les moyens les plus propres à servir sa cause. L'idée élevée qu'il sert lui permet d'user d'opportunisme et de froisser, quand il sied, son caractère dictatorial. Ce tulliste sacrifierait sa préfecture à la bonne économie de sa province. Ennemi des titres, il a le génie des sociétés, car l'association est à la base de la province reconstituée, et les groupements de gymnastes ou de musiciens locaux eux-mêmes, sont utiles. Cependant, son libéralisme le pousse vers les associations les plus larges et les moins hiérarchisées. Félible, il répudie la suzeraineté d'Avignon et va à la fédération des écoles limousines. A Paris, il sort de la compagnie vaine et bruyante des félibres du café Voltaire pour fonder, avec MM. Amouretti et Maurras, l'école plus libre et plus osée du café Procope ; et, quatre ans après, il quitte la compagnie du café Procope pour fonder, avec nous, la Ligue occitane. Son évolution est une marche vers le moins de bruit et le plus d'action.

° ° °

Ce n'est pas tout. Son provincialisme est universel. Rien ne le lasse. Plantadis a contribué à créer le *Messager littéraire*, l'*Echo de la Corrèze*, le *Limousin* : il a chroniqué, il chronique sans trêve (1). Il n'est point d'incident qui ne lui fournisse matière à limousiner avec une incroyable souplesse. Son information des choses limousines passe de loin le vraisemblable. Limousin il est folkloriste et ethnographe. Limousin, il est musicographe, et des mieux avertis. La légende, la tradition, la chanson populaire lui sont connues à fond : Charles Bordes et Gustave Boucher vous le diraient au besoin (2).

(1) Au *Bonhomme limousin*, au *Petit Centre*, etc.

(2) Voir ses *Musiciens limousins*.

Je ne veux plus ajouter qu'un trait. Le provincialisme de l'antadisi n'a rien d'artificiel ni de littéraire. Je me suis souvent expliqué là-dessus. Les félibres, qui ont fait beaucoup pour le renouveau provincial, ont peut-être eu le tort admirable d'être des poètes. Ils ont cru, et je le crois, que le dialecte local, là où il existait, était lié étroitement à la cause des légitimes libertés locales. Mais, étant l'indication linguistique une importance presque exclusive d'autres revendications, et trop incité les foules à ne voir dans leur campagne qu'un archaïque passe-temps. Plantadis, qui écrit de verve et sans rhétorique, et qui cultive amoureusement sa langue limousine au point de vouloir être un puriste en matière de vocabulaire et d'orthographe, ne comment point la faute que nous déplorons. Car il n'affiche aucune prétention littéraire. Nulle vanité. Et il signe souvent sa prose d'humbles pseudonymes. L'action lui est tout, et la formation d'hommes nouveaux. Son empreinte est dure et forte. Et ce n'est pas sur tel ou tel point qu'il enseigne : sa doctrine est le provincialisme intégral ; et la vie de la province, art, traditions, coutumes et costumes, littérature et institutions, morale et économie politique, est, en effet, comme toute vie, complexe.

Dans cette complexité, Johannès Plantadis est un irréductible. On se fatigue à redire les mêmes formules, seules justes. Mais l'esprit se repose à saisir une si belle harmonie, logique et passionnée.

J. CHARLES-BRUN.

A TRAVERS LA PRESSE

Ce que le *marquis de Vogüé* a bien saisi, c'est la façon dont tous ces gens sont attirés les uns vers les autres par une sorte d'affinité secrète. (Edouard Drumont, *Libre-Parole*, 25 novembre 1899, à propos des *Morts qui parlent*, de M. E.-M. de Vogüé.)

Ne confondons point, maître Drumont, le marquis et le vicomte : Melchior de Vogüé, ancien ambassadeur à Constantinople, présentement président de la *Société des Agriculteurs de France*, avec Eugène également Melchior de Vogüé, de l'Académie française, ancien député de l'Ardèche.

Le monsieur qui flanque un coup de canne sur le chapeau d'un autre monsieur qui ne lui demandait rien, mérite huit jours de prison et vingt-cinq francs de dommages et intérêts. (Gabriel Syveton, *Écho de Paris*, 26 novembre 1899.)

Vingt-cinq francs de dommages et intérêts ! à recevoir ou à payer ? Récompense ou châtiment ? Le sens de la phrase dit : à payer ; son contexte : à recevoir ; car enfin, mériter, c'est bien : être digne de recevoir. Attention ! mon cher trésorier. Après six mois environ de journalisme, en êtes-vous déjà là ?

Dans certains travaux que l'on fait en ce moment à la

caserne, un ouvrier en mettant de l'eau dans un compteur à gaz s'est défoncé tout à coup, une détonation s'ensuivit. (Premier fait-divers du *Patriote Vendomois*, 30 novembre 1899.)

Qu'avait-il bien pu avaler, le pauvre garçon ? Une salade de pois fulminants, bien sûr !

Le Dr Lingbeck a télégraphié de Newcastle, le 26 octobre, à Pretoria que les Anglais ont achevé les blessés et les ont désarmés. (*La Patrie*, 1^{er} décembre 1899.)

O comble de l'atrocité ! désarmer des blessés après les avoir achevés !

D'une analyse du *Galilée* de Ponsard parue dans le *Temps* du 1^{er} décembre 1899 sous la signature de M. Ernest Legouvé. Appréciation de certain passage de cette œuvre, avec citation à l'appui.

Le premier hémistiche est admirable !

Montons, montons encore : vers les cieux fécondés

Il est, je les ai vus, des nuages laiteux,
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux
Qu'un ver luisant caché dans l'herbe de nos routes
Jette assez de lumière pour les éclipses toutes.

En présence de ce *montons montons encore* « admirable », on ne reprochera pas à M. Legouvé de distribuer l'éloge à la demi-ration. Je ne lui reprocherai pas davantage d'avoir imputé à Ponsard un vers de treize syllabes. La faute en est aux typographes du *Temps*. Ils ne peuvent voir le mot *lumière*, qu'ils ont composé cinquante fois par jour depuis deux ans, sans le répéter aussitôt. Il leur est demeuré au bout des doigts.

Vendus à l'étranger, et sous le souffle d'un poison antipatriotique, ils ne craignent pas d'écrire dans leurs journaux qu'il faut abandonner nos plus chères espérances. (Discours du général Ladvocat, *la Patrie*, 1^{er} décembre 1899.)

Un grand souffle patriotique, le poison de l'antipatriotisme, le souffle d'un poison antipatriotique : lorsqu'on n'a pas l'habitude de faire des phrases est-ce que ça ne coule pas tout seul ? Voilà toutefois une excuse que ne saurait invoquer maître Zola qui, dans sa lettre à M^{me} Dreyfus, nous faisait assavoir qu'il était INVULNÉRABLE AUX BLESSURES ! Commettre, après plus de trente ans de *hard labour* littéraire, sans un jour de relâche, un pléonasme de cette dimension, c'est roide !

Le charbonnage Benissart a été aujourd'hui subitement inondé, l'eau monte avec une telle violence et une telle impétuosité que les machines durent s'arrêter, les ouvriers purent fuir, mais seize furent noyés. (J. de C. — Jean de la Cambre, *Libre-Parole*, 20 novembre 1899.)

A la Tour de Babel régnait la confusion des langues ; il semble que ce soit plutôt la confusion des temps des verbes qui règne au bois de la Cambre.

VADIUS.

Le Secrétaire général-Gérant : PAUL-REDONNEL.

noncés au public quelques jours à l'avance, par voie d'affiches et de prospectus.

La validité desdits billets est de 20 jours, y compris le jour de l'émission, avec faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 p. 100.

Ces billets permettent aux voyageurs de s'arrêter, tant à l'aller et retour, à deux gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets aux gares d'arrêt.

Services directs entre Paris, l'Algérie, la Tunisie et Malte (via Marseille).

Billets simples valables 15 jours

DE PARIS aux ports ci-après ou vice versa.	PRIX DES BILLETS (*)				
	C ^{ie} G ^{ie} Transatlantique		C ^{ie} de Navigation Marseillaise (Touache)		
	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
Alger, Oran, Bône (par Philippeville), Philippeville, Tun- nis.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Alger, Bône (par Philippeville), Phi- lippeville.	197	135,50	»	»	»
Oran, Tunis.	»	»	147	105,50	63
Malte (La Valette).	267	180,50	157	110,50	65

* Le prix de ces billets comprend la nourriture à bord des paquebots. En ce qui concerne les jours et heures de départ de Marseille, consulter les Agences, soit de la Compagnie Générale Transatlantique, à Paris, Boulevard des Capucines (Grand-Hôtel); à Marseille, 11, rue de la République, soit de la Compagnie de Navigation Mixte (Touache), 70, rue Basse-du-Rempart, à Paris et 54, rue Cannellière, à Marseille.

Relations directes entre Paris et l'Italie, via Mont-Cenis.

Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gènes et à Venise (via Dijon, Maçon, Aix-les-Bains, Modane).

PRIX DES BILLETS :

Turin 1^{re} classe 148 fr. 50; 2^e classe 106 fr. 75
Milan 1^{re} classe 166 fr. 90; 2^e classe 119 fr. 45
Gènes 1^{re} classe 169 fr. 45; 2^e classe 120 fr. 80
Venise 1^{re} classe 221 fr. 15; 2^e classe 157 fr. 35
Validité : 30 jours.

Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris-Lyon et dans les bureaux-succursales.

La validité des billets d'aller et retour Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient avoir pris, à Turin, un billet de voyage italien.

D'autre part, la durée des billets d'aller et retour Paris-Turin peut être prolongée d'une période unique de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 85 en 1^{re} classe et de 10 fr. 70 en 2^e classe.

Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kilogr. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Trajet rapide de Paris à Turin et à Milan, sans changement de voiture.

De Paris aux Ports au delà de Suez ou vice versa.

Les voyageurs partant de Paris à destination des ports au delà de Suez ou de ces ports à destination de Paris peuvent obtenir, conjointement avec leur billet aller et retour de passage de ou pour Marseille, des billets d'aller et retour de Paris à Marseille ou vice versa, valables un an, aux prix courants :

De Paris à Marseille ou vice versa — via Dijon-Lyon (ou Nevers-Lyon ou Nevers-Clermont). 1^{re} classe, 145 fr., 2^e classe, 104 fr. 40; 3^e classe, 68 fr. 05.

Ces billets sont délivrés par la Compagnie des Messageries Maritimes. Il peut être émis des billets de classes différentes pour les parcours en chemin de fer et pour les parcours maritimes.

La C^{ie} P.-L.-M. organise, avec le concours de l'Agence des Voyages Modernes, plusieurs excursions qui permettront de visiter de la fin du mois de Janvier au mois de Mars : les unes, l'Égypte, la Haute-Égypte, la Palestine, la Terre Sainte et la Syrie; les autres, la Tunisie et l'Algérie et l'Italie.

Dates de départ et prix suivant l'itinéraire choisi. S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle, à Paris.

La C^{ie} P.-L.-M. organise, avec le concours de l'Agence Desroches, plusieurs excursions qui permettront de visiter de Janvier à Mars : les unes, l'Italie et le Littoral de la Méditerranée (Carnaval de Nice); les autres, l'Égypte et le Nil et la Syrie et la Palestine.

Dates de départ et prix suivant l'itinéraire choisi. S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence Desroches, 21, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

19, rue des Capucines.

PRETS HYPOTHÉCAIRES. — PRETS COMMUNAUX

Dépôts d'argent remboursables à vue. — Comptes de chèques à vue ou au porteur. — Avances sur titres. — Garde de titres (gratuite pour les obligations du Crédit Foncier). — Escompte et encaissement de coupons. — Ordres de Bourse.

Vente aux guichets d'obligations du Crédit Foncier : remise immédiate des titres

Dans la livraison de janvier des *Maîtres de l'Affiche*, le second panneau sans texte de Jules Chéret : la *Musique*; la belle composition de Moreau Nélaton pour *Notre-Dame du Travail*; le *Palais Indien*, de De l'œuvre, et une affiche américaine de Louis Rhead, pour le journal *The Sun*.

Notre ami Achille Segard, dont les conférences au Trocadéro et à la Bodinière ont eu un si grand succès, parlera le mois prochain à l'Odéon des *Princesses de Légendes*. Tous nos compliments à M. Ginisty.

L'Art Décoratif de décembre intéressera vivement les architectes et les ouvriers d'art.

Ce numéro contient des photographies d'architecture écossaise de J. Salmon (extérieur et intérieur), meubles, papiers peints, ouvrages de serrurerie, horloges, vases, bijoux, sculptures, enluminures, etc., des meilleurs artistes de tous les pays, de sorte que les lecteurs sont tenus au courant de l'évolution de l'art appliqué dans le monde entier.

Ce numéro de l'Art Décoratif publie encore des articles de MM. Ernest La Jeunesse, Henry Frantz, Paul Reboux, Georges Bans, G.-M. Jacques et J. Meier-Graefe. Il sera envoyé contre mandat de deux francs. Spécimen : un franc.

La première année qui vient de paraître reliée en deux volumes (près de 1208 illustrations en noir et en couleurs) atteindra bientôt une grande valeur comme document unique.

L'Art Décoratif annonce aussi la prochaine exposition des vingt planches d'un album de grand luxe, intitulé *Germinal*, dans les salons de la *Maison Moderne*, au cœur de Paris, près de la rue de la Paix.

BEAUTÉ DU VISAGE

Disparition des Rides,

Fermeté des Seins.

PAR L'EMPLOI DE L'IDÉALINE, SANS DANGER.

Le flacon 6 fr.; le 1/2 flacon, 3 fr. 50; les 6 flacons, 30 fr.

Ecrire : Albert, rue Lantonnét, 1, Paris.

Envoi franco contre mandat ou bon de poste.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, D^r

19, Boulevard Montmartre, Paris.

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte.

PRIX : 25 fr. pour 100 coupures.

SANATORIUM DE TIXERAÏN

BIRMANDREÏS (Algérie)

Situé au milieu d'une forêt de pins de 25 hectares à 10 kilomètres d'Alger

CONVALESCENCE - MALADIES DE POITRINE

Directeur Médical : D^r SOULIÉ

Médecin de l'Hôpital civil, Professeur suppléant à la Faculté de médecine et Sous-Directeur de l'Institut Pasteur d'Alger.

Pour tous renseignements s'adresser au Directeur ou au Médecin.

RELIEZ VOUS-MÊME LA PLUME

Avec la reliure électrique vendue dans nos Bureaux

PRIX : 2 fr. 50

(Franco : 3 fr. 10 en gare, 3 fr. 35 à domicile)

Cette reliure, d'une simplicité enfantine, permet de relier l'année au fur et à mesure de la réception des numéros. Elle est d'une solidité à toute épreuve et d'une souplesse rare. En faisant la commande, bien nous indiquer si c'est pour l'année 1898, car nous avons fait imprimer ce chiffre seul. Les autres années ne sont pas numérotées au dos.



BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE-TERQUEM

(MARQUE DÉPOSÉE)

POUR LIVRES ET MUSIQUE

Appareils-Livres, Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

EM. TERQUEM

PARIS - 19, Rue Scribe, 19, - PARIS

AFFICHES ARTISTIQUES ESPAGNOLES

Premier Catalogue d'Affiches espagnoles envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie. Catalogue illustré avec couverture à deux couleurs inédite du peintre A. DE RIQUER, 3 fr. 25, avec droit aux Suppléments au fur et à mesure de leur apparition.

LUIS BARTINA, rue Girona, 11-13. - BARCELONA

Vient de paraître le N° 4 de l'

ALBUM D'AFFICHES ET D'ESTAMPES MODERNES

Publication trimestrielle illustrée, éditée par la Société LA PLUME.

Deux cent cinquante reproductions d'affiches et d'estampes, dimensions et prix.

ONT PARU LES N° 1, 2 ET 3.

PRIX DE CHAQUE NUMÉRO : CINQUANTE CENTIMES (franco, 0 fr. 60).

SALON DES
100

31, rue Bonaparte, 31

42^e Exposition
d'ensemble

EN SOUSCRIPTION

aux Bureaux de
LA PLUME

Catalogue général illustré d'comportant 3000 affiches décrites et cataloguées, 250 reproductions en noir, nombreuses reproductions en couleurs. Un vol. in-8 raisin, prix de vente : 25 fr. (Les souscriptions acquises seront servies au prix ancien.)

AFFICHES
ARTISTIQUES